BnF Gallica

Le Maroc (hier et aujourd'hui), par le Cdant Haillot,...

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

BnF Gallica

Haillot, Charles-William-Robert-Henri (Cdant). Le Maroc (hier et aujourd'hui), par le Cdant Haillot,.... 1911.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

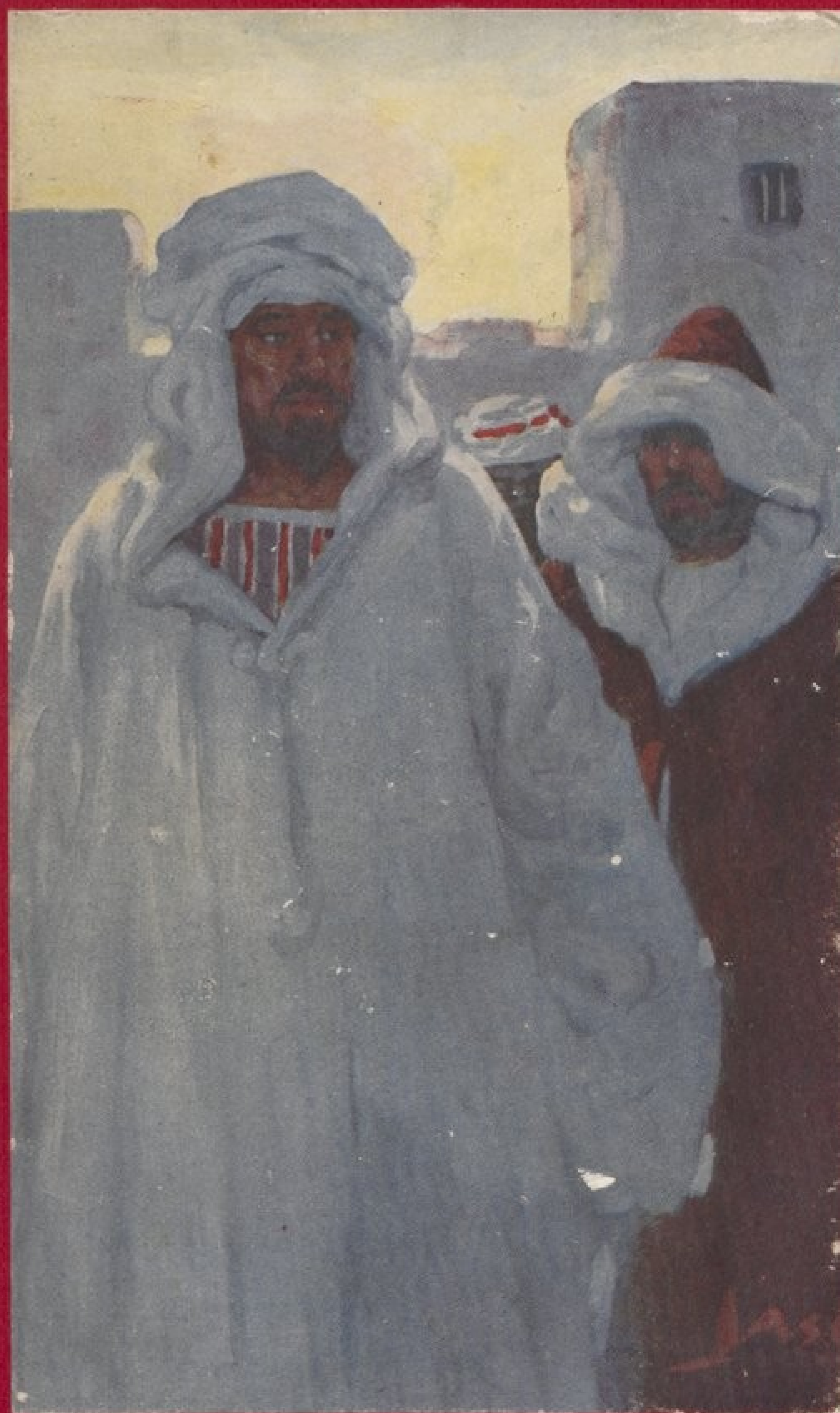
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

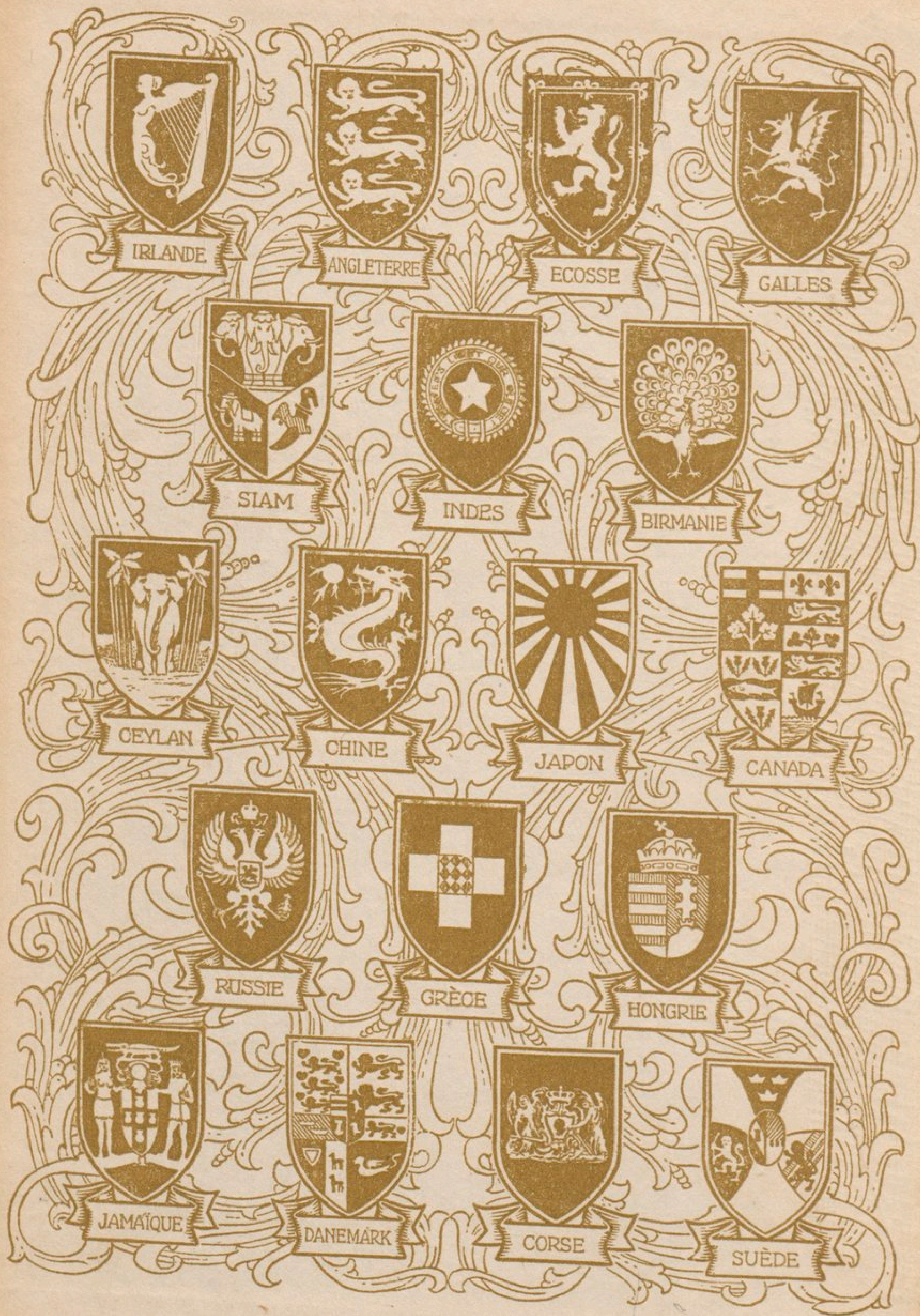
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

LES BEAUX VOYAGES



LE MAROC

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse


IRLANDE
ANGLETERRE
ECOSSE
GALLES
SIAM
INDES
BIRMANIE
CEYLAN
CHINE
JAPON
CANADA
RUSSIE
GRÈCE
HONGRIE
JAMAÏQUE
DANEMARK
CORSE
SUÈDE


TERRA NOVA
TERRE-NEUVE
SUD-AFRIQUE
AUSTRALIE
Nelle ZÉLANDE
FRANCE
MAROC
ALLEMAGNE
FINLANDE
PORTUGAL
BELGIQUE
NORWEGE
TURQUIE
EGYPTE
PALESTINE
ESPAGNE
HOLLANDE
ITALIE
SUISSE

LE LIVRE EN COULEURS

COLLECTIONS DES LIVRES EN COULEURS POUR LA JEUNESSE

Reliés et Ornés de nombreuses Planches artistiques en Couleurs

Volumes in 8° (20 × 14½), Reliés Toile, Illustrés de 12 Planches en Couleurs, photographiées directement

"LES BEAUX VOYAGES"

EN CHINE
AU JAPON
LE MAROC
LA RUSSIE
AUX INDES
INDO-CHINE
EGYPTE
ESPAGNE

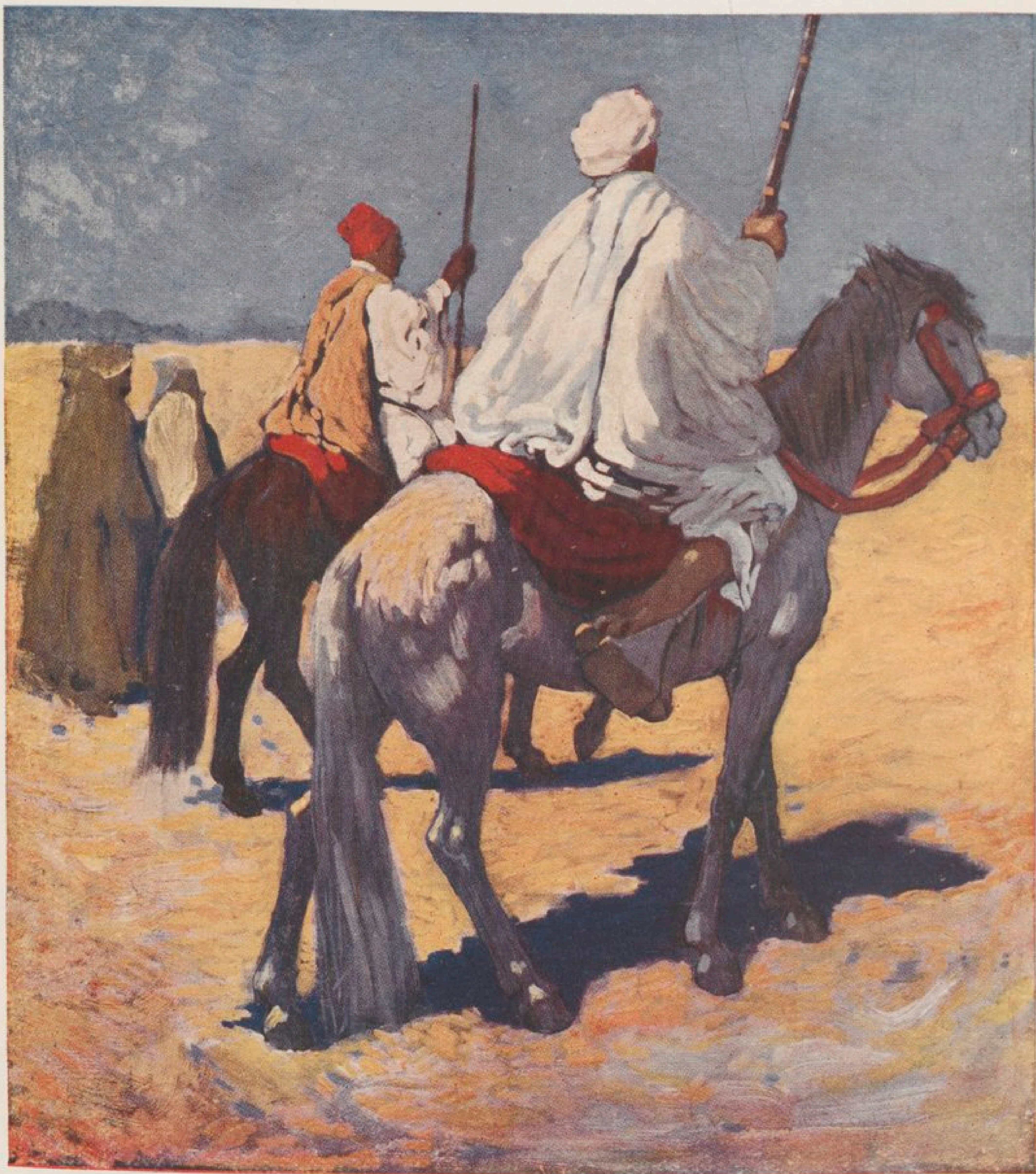
Énormes Volumes, Riche Reliure, Tranches Dorées, Illustrés de 12 Planches en Couleurs et de nombreuses Planches en Noir

"CONTES ET NOUVELLES"

LA CASE DE L'ONCLE TOM (EN 2 VOLUMES)
LA GUERRE AUX FAUVES
LES PETITS AVENTURIERS EN AMERIQUE
ÉRIC
VOYAGES DE GULLIVER (EN 2 VOLUMES)
ROMANS DU FOND DE LA MER
UN TOUR EN MÉLANÉSIE

LES ART GRAPHIQUES, 3 RUE DIDEROT, VINCENNES

7892



CAVALIERS SUR LE SENTIER DE LA GUERRE.

7892

LES BEAUX VOYAGES

LE MAROC

(HIER ET AUJOURD'HUI)

PAR

LE COMMANDANT HAILLOT

ATTACHÉ AU CORPS EXPÉDITIONNAIRE

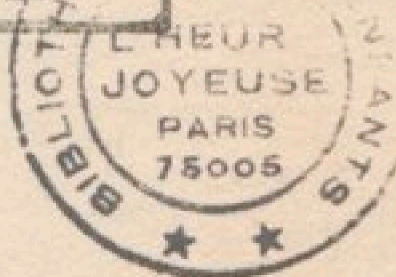
ORNÉ DE DOUZE PLANCHES
EN COULEURS ET UNE CARTE

916.4
HAI

LES ARTS GRAPHIQUES
EDITEURS
3 RUE DIDEROT, VINCENNES
1911

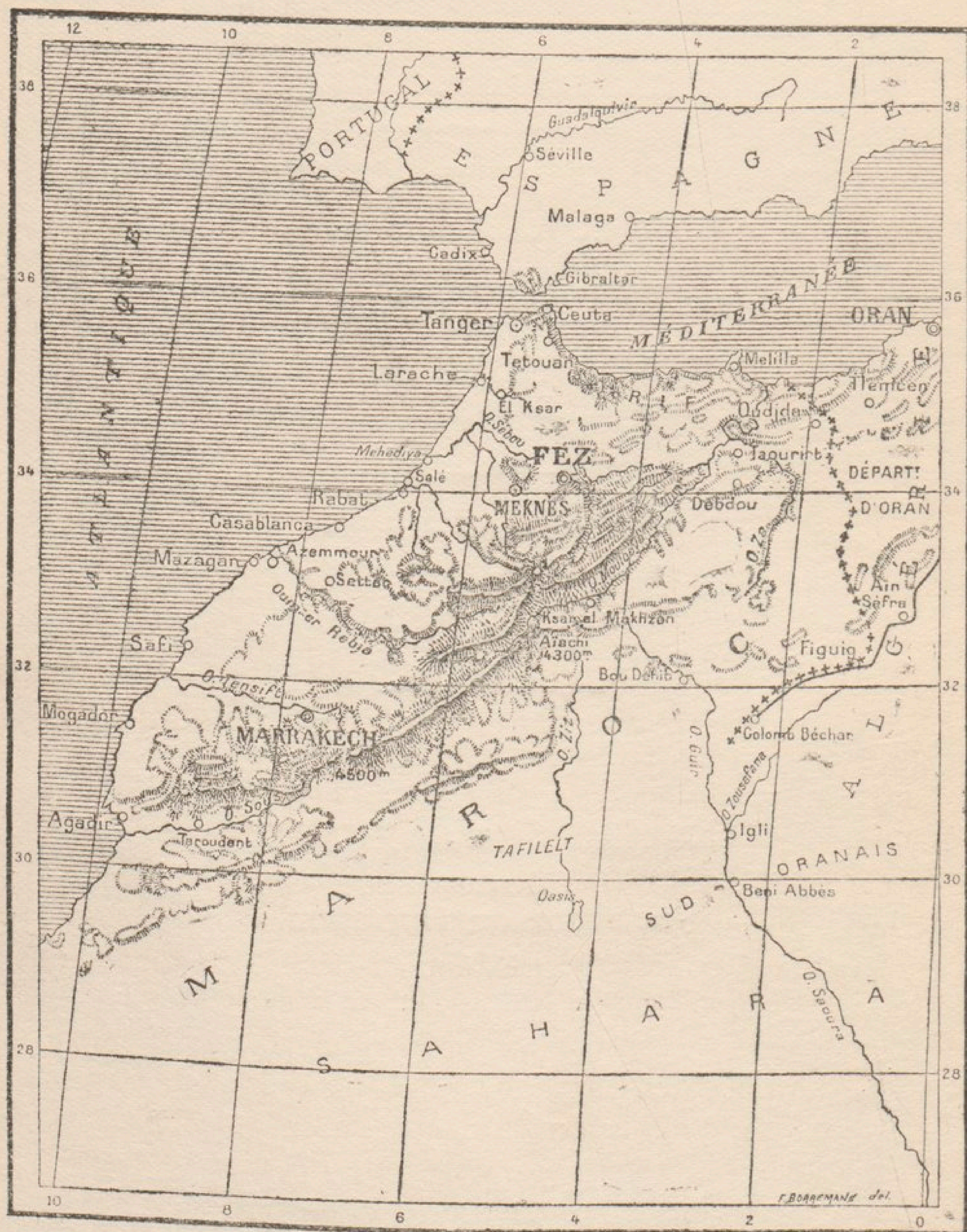
VILLE DE PARIS
BIBLIOTHEQUE
Avenue Duquesne, 42
7e ARROND^nt

N° 514



reg. 602.224

Ex 1



CARTE DU MAROC

PREFACE

PAR JEAN AICARD, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

" FAIRE un beau voyage," quelle émotion soulevaient ces simples mots dans notre cœur d'enfant! Quel trouble délicieux ils y éveillent encore !

Espérer, c'est vivre. Nous ne vivons vraiment que par l'attente d'on ne sait quoi d'heureux qui va probablement nous arriver tout à l'heure . . . ce soir . . . demain . . . ou l'année prochaine. Alors, n'est-ce pas ? tout sera changé ; les conditions de notre vie seront transformées ; nous aurons vaincu telle ou telle difficulté ; triomphé de l'obstacle qui s'oppose à notre bonheur, à la réalisation de nos désirs d'ambition ou d'amour. L'enfance, puis l'adolescence, se passent ainsi à appeler l'avenir inconnu, à le rêver resplendissant de couleurs magiques. Être jeune, c'est espérer, sans motif raisonné, malgré soi, a l'infini — c'est-à-dire voyager en esprit vers des horizons toujours nouveaux — courir allègrement au-devant de toutes les joies.

Le plupart des hommes, rivés aux mêmes lieux par la nécessité, s'habituent à ne plus rien attendre. Ils ont appris plus ou moins vite que demain sera pour eux tout semblable à hier ; la ville ou le village ou les champs qu'ils habitent ne leur apprendront jamais rien de plus que ce qu'ils savent.

Dès qu'ils en sont sûrs, c'est qu'ils ont vieilli, vraiment vieilli — de la mauvaise manière ; mais, même

alors, il arrive que ces mots enchantés, " faire un beau voyage," raniment en eux la force d'espérer, de rêver, de vouloir et d'agir. L'illusion féconde, dont parle la poète, rentre dans leur cœur. Et dès qu'ils se mettent en route, ils se persuadent qu'à chaque détour du chemin ils vont, comme le héros de Cervantès, voir apparaître l'Aventure, la chose nouvelle, l'événement exquis que les sédentaires (ils le croient du moins) ne sauraient rencontrer.

Et c'est là proprement le charme du voyage ; il est dans le renouvellement indéfini de notre faculté d'attendre avec joie. Voyager, c'est espérer ; voilà pourquoi le voyage est parfois un remède efficace aux grands chagrins. Il nous force à espérer encore. Un désir de voyage est essentiellement un désir de nouveau et d'amusant, d'inédit, de romanesque ou de féerique — en tous cas, de non-encore-vu.

L'avènement de l'exotisme en littérature a été un rajeunissement.

Le personnage de Robinson Crusoë incarne le voyage même, et il semble bien que jamais livre n'obtint succès plus grand et plus durable.

L'apparition de Paul et Virginie fut un enchantement. C'étaient Adam et Ève tout enfants, dans un Éden tout nouveau. Le voyage avait rajeuni l'innocence et l'amour même.

La curiosité et l'espoir se sentirent vivifiés avec Chateaubriand, puis avec Pierre Loti.

Nous autres, écoliers du XIXe siècle, n'avons-nous pas lu un moment, avec avidité, derrière un rempart de dictionnaires, de médiocres histoires de chasses en Amérique, d'Apaches et de Comanches — et sans images. Quant à la vraie géographie, à l'ethnographie scientifiques, avant les Reclus, elles se présentaient à nous sans ornement, sans pittoresque, sans couleur — dans

des livres un peu ennuyeux et qui, en effet, nous rebutaient souvent.

On a compris aujourd'hui que les livres " d'instruction " destinés aux enfants doivent s'adresser à leur sensibilité, se faire aimer d'eux, exciter en eux " l'espérance," la bonne curiosité, c'est-à-dire la joie de vivre.

Les éditeurs des " Arts Graphiques " ont le projet de publier des ouvrages dont les illustrations, vivantes et colorées, documents précis, seront à la fois destinés aux jeunes écoliers et aux hommes, ouvrages d'éducation et d'amusement pour les uns, albums de souvenirs pour les autres.

Les six premiers volumes sont consacrés à l'Espagne, au Maroc, à l'Egypte, aux Indes, à la Chine et au Japon.

On n'attend pas ici une critique de textes, dus

à Monsieur Friedel, Bibliothécaire du Musée Pédagogique, Ancien Chef de Cabinet de Monsieur le Ministre de l'Instruction Publique, auteur du volume sur l'Espagne ;

à Monsieur le Commandant Haillot, détaché à Casablanca, collaborateur au *Figaro*, auteur du volume sur le Maroc ;

à Monsieur Jean Bayet, docteur en droit, auteur du volume sur l'Egypte ;

à Monsieur le Capitaine Marcel Pionnier, Chargé de Missions par le Gouvernement, auteur du volume sur les Indes ;

Et enfin à Madame Judith Gautier, Membre de l'Académie Goncourt, auteur des volumes sur la Chine et le Japon.

Préface

On trouvera, permi les signataires des six volumes qui suivront, des noms des plus connus.

Avec de tels noms d'auteurs, l'ensemble de ces ouvrages se présente assez heureusement de soi-même au grand public ; mais ce qu'on peut tout particulièrement lui signaler, c'est l'intérêt que présentent les jolies planches en couleurs dont ces livres sont enrichis. La valeur documentaire positive en fait le premier mérite ; il est décuplé, pour la plupart de ces planches, par l'attrait que leur donne le ton à la fois juste et aimable des coloris.

J'imagine que beaucoup de ces illustrations sont des photographies en couleurs prises d'après nature ; telles autres sont des aquarelles, assurément exécutées d'après nature ; et toutes ces images sont des " portraits de pays " ressemblants et vivants.

Commenté par de pareilles images, le texte parlera aux yeux des enfants, fixera leur attention ; et, après les avoir vues, ils n'oublieront plus le pays où ils croiront avoir réellement voyagé.

En chaque série se résument les caractères généraux, très différents — des grandes contrées qu'elles mettent sous nos yeux.

Certes, la photographie de nos jours nous présente partout et à toute heure des documents aussi précis, mais non pas avec cette variété et cette gaîté de couleurs qui, pour les petits et les grands, est un attrait des plus vifs . . . qu'on se rappelle l'influence de l'ancienne et naïve imagerie d'Epinal sur nos cerveaux enfantins. Heureux les enfants d'aujourd'hui !

Comment, avec des mots, à moins d'être Pierre Loti, donnerez-vous au lecteur l'idée de ce que peut être un prince hindou, un maharadja en grand costume ? Et que vous en dirait la photographie sans la couleur ?

Préface

Comment saurez-vous que l'éléphant qui porte ce prince est vêtu d'un brocart d'or ? que le char sans roue, le trône, qu'on voit sur le dos de l'énorme animal est, comme le prince, un ruisselement de dorure ? L'image coloriée peut seule le dire ; à elle seule elle est un conte féerique ; et voilà une façon gaie d'apprendre aux bambins ce qu'est un maharadja et dans quelles somptuosités il parade parfois, sous un parasol d'or, et sur un éléphant recouvert d'or flamboyant et de pierreries rutilantes.

Le texte des deux volumes sur la Chine et le Japon a été demandé à Madame Judith Gautier.

Personne ne pouvait mieux qu'elle, parler de cette Chine " qui a inventé tout ou presque tout, à une époque des plus reculées."

Lorsque cette série de douze beaux voyages s'achèvera par un voyage en Alsace-Lorraine signé d'un nom aimé et respecté, elle aura vraiment une signification éducatrice complète. Après avoir fait aimer aux esprits les moins aventureux le voyage d'agrément ou l'utile voyage d'exploration et de colonisation, elle affirmera que notre patrie aussi est belle — et semble plus belle encore, lorsqu'on la compare.

N'oublions pas que, parce qu'elle est belle et riche, la patrie française est, pour d'autres hommes, un objet de rêve et parfois de mauvaise envie. Un des fruits les plus savoureux des beaux voyages est l'estime nouvelle, l'amour renouvelé qu'ils nous inspirent à l'heure du retour, pour les mérites, pour les beautés de la terre française, pour " l'enchantement du ciel de France."

Dès que le Français s'est éloigné un temps de notre mère-patrie, il s'aperçoit mieux que jamais qu'elle a des vertus et des charmes incomparables. Plus

qu'ailleurs, en France, l'homme trouve sécurité et liberté, on ne sait quelle façon d'aimer les autres hommes, que tout l'univers connaît bien — et qui fait dire quelquefois aux gitanes, ces sans-patrie : " C'est encore en France qu'on est le plus libre, et le moins malheureux."

Ceci est le mot authentique d'un bohémien dont le voyage fut la vie même.

JEAN AICARD

SAINT-RAPHAËL,
Août 1911

MAROC

CHAPITRE PREMIER

CE QU'EST ET CE QUE SERA LE MAROC — RELIGION — CARACTÈRE NATIONAL — ARABES ET BERBÈRES — LA " SIBA "

PETITES Françaises et petits Français, mes amis, je viens vous raconter de belles histoires, très vraies, sur un grand et magnifique empire africain, que vos aînés, les soldats, sont en train de vous conquérir, et qui, si Dieu le veut, un jour vous appartiendra.

C'est du Maroc que je vais vous parler.

Le Maroc, hier encore, apparaissait à l'imagination comme le dernier refuge de la barbarie, de l'esclavage et du sombre mystère — et, contraste piquant, il l'était en effet, à quelques heures à peine de Marseille et d'Oran, où la civilisation rayonne de ses clartés les plus modernes et les plus joyeuses.

Le Maroc sera demain la terre d'élection des jeunes hardiesses, qui voudront exploiter, à l'ombre du drapeau français, dans toute la ferveur de leur espérance intacte, les richesses qui dorment dans son sol inviolé.

Mines, moissons, forêts ou pâturages, ce sol généreux donnera en abondance tout ce qu'on y voudra courageusement chercher — surtout le blé et le fer.

Le blé, qui nourrit l'homme.

Le fer, qui l'ennoblit — outil de travail, instrument de gloire !

Aujourd'hui, le Maroc traverse une période de transition rapide, en ce qui concerne son évolution

 B

VILLE DE PARIS
BIBLIOTHEQUE
Avenue Duquesne, 42
7e ARROND^nt

politique ou économique. Le fond des choses restera le même encore pendant des siècles ; mais les formes extérieures, désormais, se modifieront vite.

Tâchons de saisir, pendant qu'il en est temps encore — et de saisir sur le vif pour l'avoir plus fidèle — ce pittoresque d'hier, qu'aujourd'hui déjà déchire, et que demain aura détruit.

Mais, pour saisir ce pittoresque, il faut l'aller chercher sur place, où il se trouve, un peu partout dans le pays — voyager du rivage à la montagne. . . .

Comment voyagerons-nous ?

Circuler vite et commodément n'est pas chose facile au Maroc. D'abord, les routes sont mauvaises, ou, pour parler plus exactement, il n'y a pas de routes du tout.

Seules, de grandes pistes, tracées comme au hasard à travers la campagne — défoncées par les innombrables pieds des chevaux, des mulets, des chameaux, qui depuis des siècles les parcourent sans que jamais personne songe à les réparer — conduisent, d'une ville à une autre, le curieux que rien ne rebutera.

“ Bah ! ” me direz-vous, mes amis, “ un voyageur digne de ce nom n'y regarde pas de si près pour la qualité du chemin qu'il doit faire ! Sinon, autant rester chez soi ! ”

Vous avez bien raison, ce n'est qu'un accessoire. Mais il y a aussi le caractère du peuple avec lequel il faut compter.

Le Marocain, en règle générale, déteste cordialement l'étranger. Dans mainte région, la vie de ce dernier court les plus grands risques. Sauf dans un rayon de quelques kilomètres autour des ports, on ne peut songer à s'aventurer sans escorte — à moins de revêtir le burnous et de coiffer le turban. Mais encore faut-il pour cela connaître la langue et les usages du pays.

Religion

Cette haine de l'étranger se double de la haine du chrétien.

L'Islamisme, la religion du Maroc, est, vous le savez, la foi professée par les sectateurs du prophète Mahomet — qu'on appelle, pour cette raison, Mahométans ou Musulmans.

Les Musulmans adorent comme nous, le Dieu Unique, et admettent qu'il a instruit les hommes par l'intermédiaire de trois grands prophètes : Moïse, Jésus-Christ, et enfin Mahomet.

S'ils parlent avec respect de la Bible et de l'Évangile, qui sont, pour eux comme pour nous, des Livres Sacrés, les Musulmans mettent leur Coran, recueil des enseignements de leur Maître, infiniment au-dessus de ses prédécesseurs.

Ils considèrent comme un droit de mépriser ceux qu'ils appellent les Infidèles, et comme un devoir de les molester. Un " Vrai Croyant " qui a tué un chrétien, estime s'être créé, par cela même, des titres au Paradis.

Même s'il n'était point séparé de nous par ses préjugés de race et de religion, le Marocain n'en deviendrait pas pour cette seule raison plus sociable. Il n'est pas d'homme sur la terre plus ami que lui de la turbulence, de la lutte et de la contestation !

Celui-là seul est heureux, à ses yeux, qui a maille à partir avec son prochain !

Tribu contre tribu, village contre village, voleurs et brigands qui tiennent la campagne, tous et chacun, férus de guerre, s'en donnent, dès qu'ils peuvent, à cœur joie ! Dans la maison du riche comme sous le gourbi du pauvre, les longs fusils cerclés d'argent ou de cuivre, les poignards aigus et recourbés sont toujours fraîchement fourbis, prêts à entrer en jeu.

Le Marocain est constamment armé et toujours disposé à se servir de ses armes.

Aussi, combien souvent les grandes pistes dont je vous parlais tout à l'heure, sont-elles dangereuses au promeneur paisible !

Vous devez vous rendre, je suppose, de Safi à Marrakech, et vous prenez vos informations :

" Impossible en ce moment," vous répondra-t-on. 'Depuis trois mois, les tribus sont dehors ! " Libre à vous, du reste, de tenter, à vos risques et périls, si le cœur vous en dit, l'aventure ! Mais le pacha se lave les mains du résultat, et vous avertit charitablement que vous avez, si vous l'entamez, toute chance de ne pas terminer le voyage. . . . On comprend, dans ces conditions, n'est-ce pas ? que bien des cantons du Maroc n'aient pas encore reçu la visite d'un Européen !

On ne peut même s'étonner que d'une chose : c'est qu'il se soit trouvé tant d'Européens — tant de Français surtout — pour tenter, et mener à bonne fin, l'exploration de territoires d'un aussi rébarbatif accès.

Les Marocains appellent la région qu'ils habitent le " Moghreb-el-Aksa " — c'est-à-dire l'Occident extrême. De même les Américains de l'Union, venant de l'Atlantique, ont nommé " Far West " les prairies sans fin de la rive droite du Mississippi — et nous, les gens de l'Europe occidentale, nous disons " l'Extrême-Orient " pour caractériser la situation des empires de l'Asie la plus éloignée.

Cette appellation est toute naturelle de leur part, les classes dirigeantes de la population marocaine prétendant, encore aujourd'hui, descendre des conquérants arabes, venus, aux huitième et onzième siècles de notre ère, du fond de l'Arabie, apporter aux Berbères la foi Musulmane.

Après avoir soumis l'Egypte, la Cyrénaïque, l'Afrique romaine et la Numidie — notre Tunisie et notre Algérie actuelles — les Arabes, marchant toujours vers l'ouest, virent un beau soir le soleil se coucher devant

eux dans l'immense Atlantique. Leur chef, Mouça, fit entrer son cheval jusque dans la vague, attestant le ciel et la mer, qu'il avait prêché, le fer à la main, la grandeur de Dieu et la mission du prophète, aussi loin que la terre avait pu porter son coursier !

La conquête arabe, en imposant aux anciens habitants du pays la religion des vainqueurs, n'a pu les obliger à renoncer à leurs mœurs, à leurs coutumes et à leur langue. Les deux peuples, encore aujourd'hui, vivent juxtaposés, distincts, sur le même sol. Mais, en règle générale, les Arabes sont établis dans les villes et dans les plaines ; les Berbères, dans la montagne.

Beaucoup de tribus de la plaine, arabisées de langue et de coutumes, sont, d'ailleurs, demeurées, pour le reste, absolument Berbères. C'est le cas, notamment, de la Chaouïa, où nous avons établi en 1908, après une glorieuse campagne de cinq mois dirigée par le général d'Amade, l'ordre et la paix française.

Dans tout le Maroc, Arabes et Berbères sont encore en opposition de caractère et d'intérêts, aussi vive, ou bien peu s'en faut, qu'au moment de la conquête. La "Siba," l'état de révolte, est permanente dans la montagne, où les Sultans n'ont jamais exercé qu'une autorité spirituelle fort précaire. Même en plaine, il est rare que le percepteur du fisc impérial ne soit pas reçu à coups de fusil, quand il se présente, sans être accompagné d'une escorte suffisante, pour réclamer le tribut. Aussi, aux plus belles époques de sa grandeur, le Maroc était-il périodiquement parcouru par les armées du souverain, la crainte ou le souvenir du châtiment, terrible et proche, étant seuls capables de maintenir les sujets dans l'obéissance.

Aujourd'hui, l'empire chérifien se débat dans les convulsions d'une agonie politique, probablement inguérissable. Jadis, le nom des Maures a été glorieux,

et leur rôle fut un instant prépondérant dans l'histoire. Sans les Francs de notre Charles Martel, l'Europe toute entière serait peut-être tombée sous le joug du Croissant.

L'offensive prise par la France du vingtième siècle est le choc en retour providentiel de l'invasion d'Abdérame.

CHAPITRE II

COMMENT LE MAROC EST GOUVERNÉ — PRÉVARICATIONS — CRUAUTÉS — RAPINES — ARBITRAIRE — IMPUISSANCE — ANARCHIE

COMMENT le Maroc est-il gouverné ? Telle est la question qui se pose tout naturellement au début de la petite étude que nous faisons ensemble du Maroc pittoresque. Et moi, pour y répondre, je vais vous raconter, mes chers amis, comment le Maroc n'est pas gouverné.

En effet, les institutions y sont si faibles, les idées politiques si flottantes, les hommes au pouvoir si peu consciencieux, les choses si instables, que, bien loin d'aider le pays à vivre, l'administration de l'empire chérifien l'oblige à dépérir lentement.

Le pouvoir souverain au Maroc fait encore, théoriquement, grande figure. Le Sultan, descendant du prophète, jouit d'une autorité sans limites. Un mot de lui fait et défait les plus grands personnages de l'État. Une étiquette minutieuse préside à toutes ses démarches. Il n'apparaît à ses peuples, qui révèrent en lui le Maître politique et religieux, que dans l'appareil le plus auguste, entouré de respects voisins de l'adoration.

Les premiers de la nation tiennent à honneur de remplir auprès de lui les emplois les plus serviles. Sous les noms de porte-parasol, porte-chasse-mouche, porte-coussin, verseur de thé, plieur de tente, porte-babouches, ou même bourreau, les hauts dignitaires ne sont, aux yeux du public, que des esclaves privilégiés de la personne royale.

Celle-ci n'est pourtant point à l'abri des coups du sort. Tantôt, c'est un compétiteur inconnu qui surgit dans une province frontière, et pendant des années, parfois, réussit à s'y perpétuer un royaume. Tantôt, c'est un frère du Sultan, chargé par lui de le représenter dans une des trois capitales, qu'une conjuration de fanatisme ou d'ambition fait monter sur le pavois.

Abd-el-Azis doit céder le trône à Moulay-Hafid, qui fait torturer et mettre à mort le Rogui, en attendant qu'un autre tour de roue de la Fortune vienne peut-être faire choir le triomphateur d'aujourd'hui.

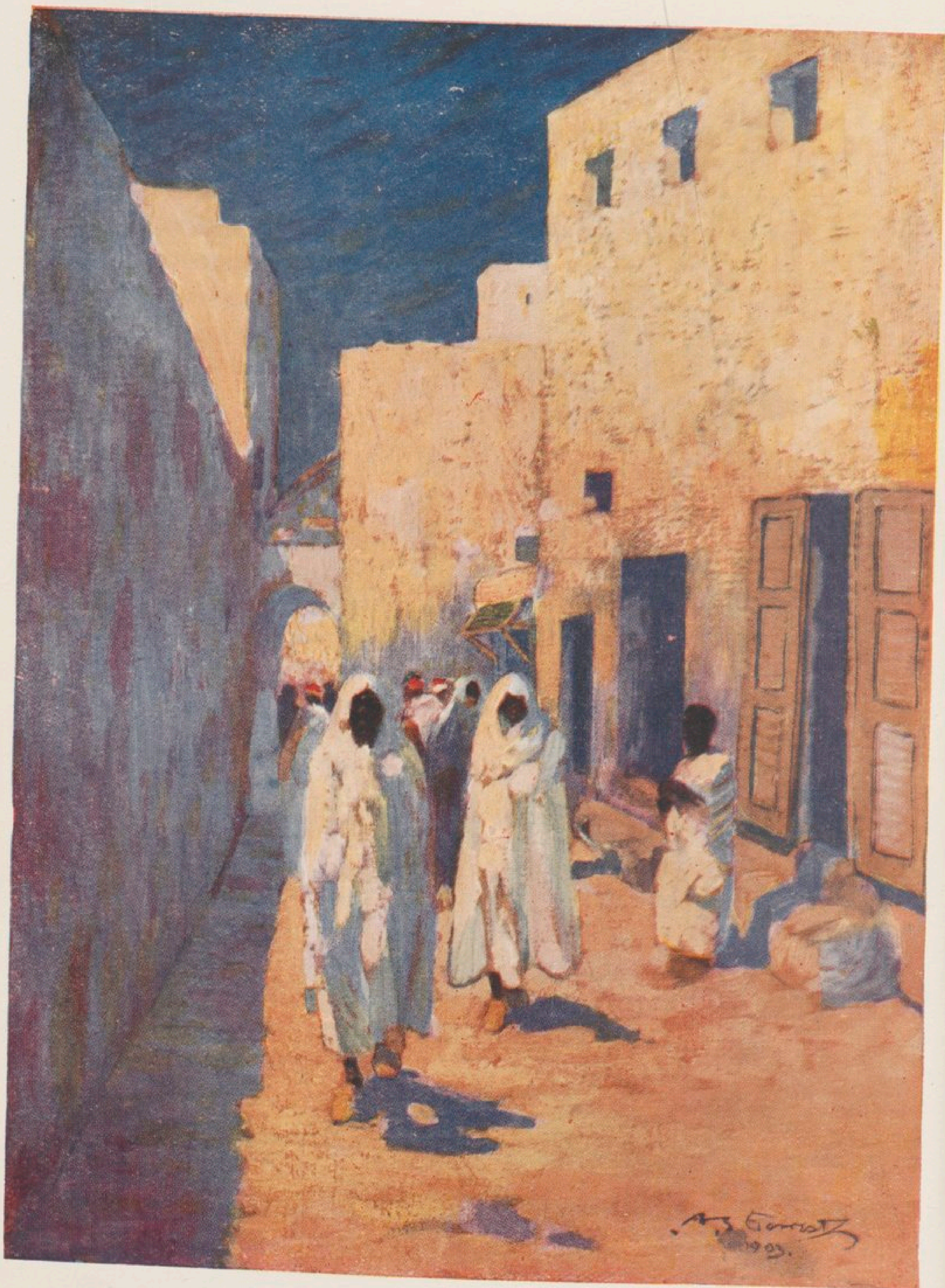
Au-dessous du Sultan, les pachas, dans quelques grandes villes — les caïds, à la tête des tribus — détiennent, chacun avec des moyens qui lui sont propres, une autorité à peu près sans contrôle.

Le pacha, qui réside généralement dans un port ouvert au commerce européen, a l'obligation morale de compter avec le corps consulaire. S'il a, du côté des douanes qui fonctionnent dans sa ville, le bénéfice de précieuses rentrées en beaux douros sonnants et trébuchants, il est, par contre, un peu gêné, pour pousser, au delà d'une certaine limite, dans la crainte d'une réclamation bien appuyée, les exactions ou l'injustice.

Le caïd, à l'intérieur, doté de moins beaux revenus, est, lui, beaucoup plus indépendant dans l'exercice journalier de ses pouvoirs. A étudier l'administration du caïd, nous verrons la floraison de l'arbitraire marocain s'épanouir dans toute sa beauté !

Le caïd vit, au centre de sa tribu, dans sa " kasbah," château fortifié souvent fort étendu, comme jadis le comte ou le baron dans son burg féodal.

La kasbah renferme dans son enceinte l'habitation du caïd, ses jardins, ses greniers et son trésor ; puis les maisons de ses parents, de ses serviteurs et de ses soldats. D'autres enceintes protègent encore, parfois,



UNE RUE À TANGER

dans le rayon de la place à laquelle elles servent, en quelque sorte, d'ouvrages avancés, le campement des troupeaux, les vergers d'oliviers et de grenadiers, les douars les plus riches de la fraction la plus fidèle.

Plus la richesse et l'étendue de cette base d'opérations du caïd associent de complices à sa fortune, plus cette fortune semble assurée ; plus la puissance du chef local s'affirme en état de repousser les assauts, comme les intrigues — celles-ci souvent plus redoutables.

Le but de tout caïd marocain ayant vraiment l'esprit de sa charge, c'est de tirer de la tribu qu'il gouverne tout ce qu'elle est en état de rendre, d'impôts, d'amendes et de prestations. Aucun moyen ne sera négligé, aucune rigueur jugée trop sévère pour faire rentrer la taxe prescrite, en inspirant aux administrés la crainte salutaire de l'administrateur.

Le moindre retard dans le paiement entraîne pour le coupable la mise au cachot pour une période illimitée. Si le délinquant est soupçonné d'avoir fait preuve de mauvaise volonté, il est chargé de chaînes et bâtonné sans pitié. Le prisonnier n'est pas nourri, bien entendu, de sorte que, lorsque ses proches ou quelque âme charitable n'assûment point la charge de sa subsistance, pour peu qu'il tarde à s'acquitter, il est certain de mourir de misère.

Même en rendant la justice, le caïd ne perd jamais de vue le soin d'enrichir son trésor.

Tous les jours, on le voit, aux mêmes heures, tenir sa cour à l'entrée de sa maison. Quelques-uns de ses proches l'entourent, accroupis près de lui sur les beaux tapis de Rabat qui recouvrent la mosaïque du sol, surélevé en forme d'estrade, où siège son divan.

D'un air impassible et digne, le front pensif sous le turban majestueux, le caïd fait appeler les procès, écoute les plaideurs et prononce les verdicts. Mais

il n'y a dans cet appareil vénérable qu'un criminel simulacre de justice.

Les arrêts qui doivent être rendus, jamais le juge ne les pèse au poids de sa conscience ou de la vérité, mais toujours, hélas ! à celui du sac de douros que chacune des parties lui a fait remettre en se présentant à son tribunal. Quelque limpide que soit la cause, quelque haut que parle le droit, le plus offrant l'emporte, et le perdant va souvent attendre en prison, sans avoir commis d'autre méfait que celui de n'avoir point assez offert, l'heure où le caïd, enfin désarmé par un don supplémentaire, aura daigné oublier son erreur !

Cette boiteuse justice est pratiquement sans appel. Il n'y a pas de jurisprudence, ni de procédure qui lie le juge. Son seul bon plaisir fait loi. Il n'est pas fixé de durée pour le séjour en prison qu'il inflige, ni même constaté par écrit que tel individu a été envoyé en prison !

A un tel régime d'arbitraire, il n'est qu'un seul correctif possible : la révolte des justiciables, et telle est l'avidité des caïds que, malgré la parfaite connaissance qu'ils ont de tout ce qu'une révolte peut leur faire perdre, malgré toute la longanimité dont leurs victimes sont habituées à faire preuve avant de trouver décidément la mesure comble, une révolte de tribu est au Maroc la fin normale, si l'on peut dire, de tout gouvernement de caïd !

N'allez pas croire, mes chers amis, que la conduite de la tribu en rébellion soit plus digne d'approbation que celle du tyran d'hier. C'est la jacquerie dans toute son horreur !

On vient mettre le siège devant la kasbah. Tous les arbres du caïd sont coupés à ras du sol ; ses puits sont comblés ; ses sources, taries ; ses troupeaux, partagés entre les assaillants. Puis, la kasbah prise d'assaut et le caïd mis a mort avec mille raffinements

de cruauté, s'il n'a pas pris la précaution de s'enfuir ou de se faire tuer sur la brèche. On détruit avec rage : tours, maisons, palais, jardins. Ses femmes, ses enfants, ses serviteurs sont emmenés en esclavage ; et les rues, les cours de la petite ville féodale, furieusement trouées, attestent la persévérance des recherches faites par les vainqueurs pour découvrir le trésor.

Naturellement, si les rebelles sont vaincus, le spectacle ne sera pas beaucoup plus réjouissant. Ce sont leurs villages et leurs jardins qui seront détruits, et leurs têtes, accrochées aux créneaux de la kasbah, témoigneront de la puissance inébranlable du caïd, jusqu'au jour où une nouvelle révolte en aura, cette fois, raison, où quelque mehalla chérifienne — le fait arrive aussi — mettra d'accord les deux parties en les "mangeant," suivant l'expression usitée là-bas, l'une et l'autre.

Comme le caïd traite ses administrés, le sultan, en effet — c'est la moralité de l'histoire — trait ses peachas et ses caïds.

Ce matin, dans sa forteresse, on a vu le fier caïd rentrer à cheval dans toute sa pompe. Ses soldats l'entourent. La foule le contemple avec respect de temps à autre, un fervent se précipite pour baiser au passage, l'étrier du noble chérif, ou toucher le pan flottant de sa djellaba de soie pourpre.

Ce soir, un détachement impérial est arrivé à l'improviste, et voici, dans le jour finissant, un pauvre diable demi-nu, qu'un soldat traîne, la corde au cou, à travers les rues de la kasbah. C'est le puissant caïd qui s'en va, sous les huées d'une populace en délire, méditer pendant de longues années dans les prisons de Fez ou de Marrakech, sur l'instabilité des grandeurs humaines, tandis que son successeur, investi à prix d'or de sa charge, déjà s'attribue sa maison, ses femmes et ses troupeaux, fait de ses enfants des esclaves !

CHAPITRE III

“ MEKTOUB ” — LE FATALISME MUSULMAN — LE RAMADAN ET SES RIGUEURS

LORSQUE chez nous, quelque malheur survient dans une famille, on a bien de la peine, le plus souvent, à l’accepter ! Les meilleurs, ou les plus courageux, ont besoin de faire un véritable effort pour y voir sincèrement un effet de la volonté divine, une charge inhérente à la condition humaine ; et, si l’on s’y résigne, du fond du cœur, presque toujours, en dépit de la hauteur des enseignements du christianisme, monte une plainte par où la souffrance est avide de s’épancher !

Chez les Musulmans, rien de semblable.

Qu’un mécompte surgisse dans l’existence d’un Marocain, que la pauvreté, la maladie, le chagrin, la malchance l’oppriment, son égalité d’humeur restera la même. Il se consolera d’un mot : “ Mektoub ” — C’était écrit !

Cette impassibilité apparente correspond à une intime et totale résignation.

L’Islam, en effet, enseigne aux Vrais Croyants que le sort de chaque être humain est fixé avant sa venue au monde. L’homme est sans pouvoir pour réagir contre son destin. Il a sa mission à remplir, en vue des desseins de Dieu, non dans son intérêt propre. La douleur est envoyée à chacun au même titre que la joie ; elle doit être accueillie sans révolte et sans amertume ; à plus forte raison, ne doit-on rien faire pour s’y soustraire ou pour la supprimer.

Le Fatalisme Musulman

Le Mektoub exerce son action apaisante, dans les petites comme dans les grandes occasions. Il conduit à supporter un deuil comme à ne point s'étonner d'une disgrâce, et à trouver également normales, selon qu'il plaît à Dieu d'en ordonner, la pauvreté ou la richesse, la puissance et la servitude.

J'ai vu un jour sur une place, dans une des villes de l'intérieur, un convoi de prisonniers assis par terre au grand soleil. C'était par une de ces après-midi d'implacable été, où l'on calcule ses pas minutieusement, pour ne pas perdre un pouce d'ombre, lorsque le devoir de quelque service positif ne vous permet point de goûter les douceurs de la sieste, derrière les fraîches murailles du logis.

Les fers aux pieds, la chaîne au cou, ces hommes, qu'on amenait d'une tribu lointaine, au pacha de Casablanca pour répondre du paiement d'une taxe protestée, avaient marché huit heures durant, sous un soleil de feu, n'avaient rien bu ni rien mangé depuis la veille. Deux d'entre eux étaient morts en route, et l'on avait dû leur couper la tête pour dégager leurs corps de la chaîne qui les liait tous.

Pendant que leurs gardiens prenaient, à l'ombre, un peu de repos, ils restaient là, exposés aux rayons brûlants, serrés les uns contre les autres. Hâves, épuisés, les pieds en sang, ils demeuraient calmes, silencieux et dignes, échangeant à peine, à voix basse, une courte réflexion de temps en temps.

Un soldat du train qui passait, la gourde au flanc, pris de pitié pour l'un des plus vieux, lui versa rapidement une belle rasade d'eau fraîche. . . . Les lèvres tuméfiées et noircies du malheureux se remuèrent avec délices, et son regard, tandis qu'il murmurait : " Dieu soit avec toi ! " s'éclaira visiblement, sous le coup d'un bien-être indicible.

Les autres, près de qui, sans s'arrêter à eux, une

VILLE DE PARIS
BIBLIOTHEQUE
Avenue Duquesne, 42
7e ARROND^nt

telle aubaine venait de passer, restèrent immobiles, sans qu'une plainte, sans qu'une supplication, sans qu'un geste, vint trahir la soif angoissante, la mortelle pénurie du groupe lamentable !

" Mektoub ! " Dieu n'avait pas voulu, sans doute !

Dieu ce jour-là, heureusement, n'était point en ce lieu, bien servi que par d'impassibles Musulmans au cœur fier. Il y avait pour le mieux servir encore — le Dieu de la Croix, qui avait dit : " J'ai soif ! " au Calvaire — des chrétiens au cœur tendre qui, émus de tant de simple courage, firent boire et manger les captifs, en dépit de leurs geôliers.

" Mektoub ! " C'est qu'ensuite, sûrement, Dieu l'avait voulu !

Si cette belle impassibilité fataliste a l'avantage d'aider ceux qui souffrent à supporter leurs maux, elle a l'inconvénient d'atténuer le sens de la responsabilité chez ceux qui se laissent aller à leurs passions, ou qui même, commettent le crime.

Un voleur est pris en flagrant délit : Mektoub ! Il n'est guère fautif, en somme, puisqu'il était écrit qu'il devait accomplir ce méfait. Un assassin a tué ; condamné à mort il marche au supplice avec indifférence : Mektoub ! Comment éviter le sort que la Providence vous a, de tout temps, réservé ?

La même philosophie se rencontre, parmi les sectateurs de l'Islam, en face des plus soudains, des plus complets revirements de fortune. Plusieurs de nos démocraties modernes font autrement de difficultés pour subir l'intrusion un peu brusque d'un inconnu dans les grands postes de l'État, que la théocratie musulmane, pour l'y saluer, d'accord avec le dessein de Dieu, à sa place opportune.

En revanche, le vizir qui va expier dans une prison infecte, d'où la mort seule le fera sortir, l'imprescriptible tort d'être devenu trop riche et de posséder des

biens capables de tenter son maître, n'inspirera de pitié à personne. Le lendemain de son incarcération, les gens qui le verront, combien rudement, bâtonné, trouveront que la chose est dans l'ordre et qu'il devait finir sous le bâton.

Comme nous avons notre Carême, les Musulmans ont leur mois de Ramadan, pendant lequel ils font pénitence. Mais, cette pénitence est bien plus sévère que la nôtre !

Du lever au coucher du soleil, depuis le premier jour du mois jusqu'au dernier, pas une bouchée d'un aliment quelconque, pas une gorgée d'eau, ne peuvent franchir le seuil des lèvres ! Fumer même est interdit, et la rigueur de conscience est telle, chez les Marocains vraiment pieux, qu'ils ramènent précipitamment, s'ils viennent à croiser un fumeur, un pan de leur burnous sur le bas du visage, afin de priver leurs narines du plus léger contact avec la bonne odeur défendue !

Les années de l'Islam sont de onze jours plus courtes que les nôtres ; les mois y comprennent, alternativement, vingt-neuf et trente jours. Il en résulte que tous les ans, le Ramadan revient onze jours plus tôt et se trouve parcourir toutes les saisons de l'année solaire, trois fois par siècle.

L'ère des Mahométans est comptée à partir de "l'Hégire," c'est-à-dire de la fuite du prophète, de la Mecque à Médine, devant les persécutions de ses ennemis, en l'an de Jésus-Christ 622. Les Vrais Croyants datent aujourd'hui leurs actes, le règne du Sultan, le revers des monnaies, du millésime 1329. Leur année 1329 va du 1er Janvier au 20 Décembre de notre année 1911.

Lorsque le Ramadan tombe en hiver, la pénitence n'est pas trop rude ; mais si c'est en été, il faut vraiment, parfois, faire montre d'héroïsme pour ne pas commettre d'infraction au précepte !

Songez, mes chers amis, ce que doit être, dans les longs jours de Juin, quand le soleil se lève avant cinq heures pour se coucher après sept heures et demie — il reste un peu moins longtemps sur l'horizon que chez nous — l'abstention de tout rafraîchissement, quelle que soit la soif, ou la fatigue, du fidèle !

Et sous un ciel brûlant, qu'on soit en route ou à la maison, qu'on longe les rivages tempérés de l'Atlantique, qu'on escalade les vallées de l'Atlas, qu'on descende les versants rocailleux du Sahara, le Musulman, inlassablement respectueux des prescriptions de sa foi, ne prendra aucun aliment, solide ou liquide, aussi longtemps qu'on ne pourra, suivant l'expression du Saint Livre, confondre, aux mourantes clartés du jour, " un fil noir avec un fil blanc ! "

Quel Chrétien fervent ne rougirait de se voir, en matière de mortification pleinement acceptée et mise en pratique, dépassé de si loin par le commun des Infidèles ?

Par contre, une fois le soleil couché, l'Infidèle se rattrape ! Le même homme qui vous a surpris tout à l'heure par son invraisemblable faculté de résistance aux sollicitations de la soif et de la faim, vous étonnera maintenant par ses aptitudes insoupçonnées au gavage de nourriture et de boisson le plus méthodiquement intensif !

Ce ne sont, au seuil de chaque logis, que joyeux devis autour des " tadjins " fumants, ragoûts de mouton à toutes les sortes de légumes possibles, des plats de " couscous," pyramides de semoule très savoureuse, arrosés de sauce au piment ou de lait parfumé.

Qui n'a pas mangé les aloses de l'Oum-er-rebbia, le grand fleuve du Maroc central, rôties au beurre frais, acidulées de citron et coupées en tranches épaisses à demi gratinées, ignorera toute sa vie la seule façon digne d'un gourmet d'accommoder un poisson d'eau douce.



GUERRIERS MAURES

Après le Ramadan

De minuscules tasses de café bouillant, supportées par des coquetiers en filigrane d'argent ou de vermeil — plus souvent encore, des verres de thé très sucré, aromatisé de menthe, la grande passion du Marocain de tout âge et de toute classe — circulent constamment dans les intervalles de repos, et ceux-ci se succèdent, à très courts intervalles, du crépuscule à l'aube.

CHAPITRE IV

TANGER — PREMIER CONTACT AVEC LA VIE MAROCAINE — LA FÊTE DU MOUTON

A L'EXCEPTION des militaires, qui débarquent généralement à Casablanca, tous les Européens, diplomates ou consuls, touristes ou commerçants, qui se trouvent avoir affaire à un titre quelconque, dans l'empire chérifien, prennent à Tanger leur premier contact avec la vie et les choses marocaines.

De la mer, Tanger, comme la plupart des villes arabes, avec ses blanches maisons en terrasses, ses mosquées aux minarets graciles, sa grande kasbah crénelée qui couronne le plateau, offre un spectacle séduisant, au fond de sa baie bleue ceinturée de verdure.

Mais, dès qu'on y pénètre, quelle désillusion !

Une série de rues sordides, de ruelles plutôt, serpente entre les hautes maisons, grisâtres dans la tristesse de l'ombre portée, qui les privent d'air et de lumière. Et nulle fenêtre qui vienne, à travers la mélancolie des longs murs aveugles, en attestant la vie, jeter un rayon de gaîté !

Cette fâcheuse impression est dissipée bien vite !

La ruelle, un instant vide, se remplit soudain d'allants et venants, aux physionomies expressives, à la silhouette originale et pittoresque, dans des costumes qui vous amuseront.

Voici d'abord un riche citadin, coiffé d'un épais turban, chaussé de pantoufles jaunes sans talon,

enveloppé de longues étoffes blanches. Sous un souffle d'air, la mousse neigeuse des laines ou des cotons s'entrouvre, et l'on aperçoit un pan d'étoffe aux couleurs vives — orange, ou vert clair, ou groseille, ou gris bleu — de soie ou de fin drap, qui miroite au soleil.

Puis, c'est un garçonnet, aux membres grêles, d'un teint de café grillé, qui, vêtu d'un lambeau de chemise jadis blanc, promène ses dents éclatantes et son sourire quêteur, à la recherche d'une nourriture toujours problématique.

Plus loin, surgit un bandit, aux grands yeux sombres sous l'épais sourcil, qui, le fusil à l'épaule, le poignard au flanc, porte dans sa main nerveuse une demi-douzaine de poulets — sans doute, penserez-vous, fruit d'une récente rapine ? Ce n'est qu'un bon campagnard qui vient vendre sa volaille au marché !

Ici, c'est une femme, empaquetée de la tête aux pieds dans une pièce de cotonnade blanche. On ne voit d'elle que son regard brillant, qui luit, un peu sournois, au fond d'une petite ouverture qu'elle maintient d'un doigt au rebord de son voile. Une Marocaine qui se respecte ne doit jamais montrer son visage aux étrangers.

Dans les rues, également nombreux, les animaux circulent.

Anes au dos saignant, mulets, chevaux, chameaux, chargés ou non chargés, chêvres et moutons se suivent ou se croisent. Menaçant qui les rencontre, d'un jet de salive malpropre ou d'un angle de quelque lourd fardeau, le chameau est surtout dangereux pour le voyageur frais émoulu du paquebot.

Sauf les chevaux, généralement d'aspect prospère, tous les animaux ont l'air minable et le poil miséreux. Le Marocain est très dur pour les bêtes de somme, et presque toutes portent à la croupe une plaie vive — ânes et mulets surtout — dans laquelle s'enfonce cruelle-

ment le bâton pointu du conducteur, pour obtenir d'une pauvre bête, épuisée et mal nourrie, le maximum de l'effort !

Il y a aussi beaucoup de chiens errants — à l'abord peu sympathique, prompts au coup de dent pour la main qui s'approche — mais bien utiles : ils sont seuls à s'occuper du nettoyage de la voirie, et cette besogne est d'importance, même dans la moins mal tenue des cités marocaines !

Mais ce n'est point, somme toute, à Tanger qu'il faut chercher aujourd'hui la couleur locale, et nous la trouverons bien plus vive partout ailleurs, puisque nulle part, autant qu'à Tanger, l'influence européenne ne s'est fait sentir prépondérante. Dans certaines circonstances seulement, la vie marocaine s'y affirme dans toute son originelle énergie, notamment lors de la fête du mouton, qui termine le Ramadan.

Je vais vous y faire assister avec moi.

D'abord, dans les jours qui précédent la fête, la ville présente une animation exceptionelle ; les troupeaux affluent du dehors, ce ne sont que bêlements dans les rues ou sur les marchés, où les acheteurs vont et viennent, sollicités par les offres des ruraux. On discute plus ou moins longtemps, comme dans tous les marchés du monde. . . . Puis, l'on tombe d'accord, et le mouton s'en va, sur les épaules de son acquéreur, vers le logis où le couteau l'attend.

Mais il ne s'agit pas seulement de moutons dans la circonstance !

Il faut encore s'habiller, s'équiper, s'armer même de neuf, si faire se peut, en l'honneur de la fête, et chacun se livre au luxe en proportion de ses moyens.

Au bazar, le marchand déploie ses fines étoffes, étale les harnachements somptueux, fait jouer le mécanisme des belles armes incrustées d'argent ou d'ivoire, pour tâcher de séduire un acheteur opulent.

La Fête du Mouton

Chez le barbier, le loqueteux se fait raser de frais la tête ; il a lavé, le matin, son vieux burnous, ne pouvant le remplacer, mais il a trouvé tout de même de quoi s'offrir une paire de babouches jaune citron à semelles rouges, sans l'acquisition de laquelle sa conscience, semble-t-il, ne saurait être en repos.

Tous — et c'est chose bien caractéristique en ce pays de combatifs et de violents — oublient pour quelques instants leurs griefs. Pendant quelques jours, on verra les ennemis jurés échanger des salutations et des sourires.

Il faut que tout soit à la joie et au pardon, afin que le bienheureux anniversaire de la révélation des Vérités Saintes se trouve, aux yeux des Vrais Croyants, dignement solennisé !

Le jour de la fête, dès la pointe de l'aube, tout le monde est sur pied.

Dans les cours, les gens s'agitent. On frotte, on lave, on astique, on panse ; puis, les portes peu à peu s'entrouvrent, et des ruelles commencent à déboucher, vers les rues qui montent à la kasbah, piétons et cavaliers dans leurs plus splendides atours.

Tous se hâtent, à qui mieux mieux, pour rejoindre la procession du pacha, qui bientôt va sortir de la kasbah.

Et déjà, en effet, voici la procession qui sort.

En tête, s'avance une grande bannière verte, la couleur sacrée, qu'un groupe de dignitaires entoure. Montés sur des chevaux fringants, harnachés de velours et d'or — quelques-uns, vieillards aux barbes de neige, sous le turban vert des descendants du prophète, conduisent de belles mules caparaçonnées de soie — ces grands personnages ont revêtu leurs habits les plus somptueux, leurs burnous les plus magnifiques. Ils sont tous armés jusqu'aux dents, comme il convient

pour cette fête de la paix. . . . Leurs fusils garnis d'argent, leurs poignards aux fourreaux d'argent et d'or, étincellent dans la clarté joyeuse du matin, et forment autour du pacha, comme un nimbe de gloire guerrière.

Puis, viennent les soldats de la mehalla chérifienne, c'est-à-dire de l'armée régulière du Sultan, qui ont troqué pour une fois les uniformes sordides et troués, dont ils se couvrent habituellement, contre des caftans aux couleurs claires et de blancs burnous. Leurs armes, nettoyées à neuf, resplendissent, et le détachement a fort bonne mine.

Derrière, toute la ville suit ; cavaliers ou piétons, tous font assaut de richesse ou d'élégance, et sont, de même, formidablement armés.

Déambulant avec force tam-tams, parmi les cris stridents des femmes et les rauques sonorités du cor, la procession, à travers les rangs pressés du menu peuple, a gagné le "champ de la prière," vaste espace clos de murs, situé sur une colline, à quelque distance en dehors de la ville.

Pendant une heure environ, on récite des versets du Coran à la louange de Dieu. Puis, l'intérêt de la foule est porté au comble, et l'incident capital de la fête se produit : le couteau s'enfonce dans la gorge du mouton sacré !

A peine le coup est-il donné, qu'aussitôt l'animal tout sanglant est placé sur une civière et porté en hâte à la grande mosquée, placée à l'intérieur de l'enceinte, non loin du bord de la mer, au bas de la colline sur laquelle Tanger est bâti.

Si le mouton n'expire qu'une fois le seuil de la mosquée franchi, l'année sera bénie et la récolte prospère. S'il a rendu auparavant le dernier soupir, tout le travail est d'avance perdu et l'on ne compte plus que sur des calamités.

La Fête du Mouton

On comprend avec quelle anxiété la proclamation de l'événement est attendue par la foule !

Un coup de fusil annonce l'égorgement de la victime. Puis, les porteurs dévalent à pleine vitesse, escortés, poussés même au besoin, par le zèle dévorant des fanatiques, qui veulent, pour une bonne année agricole, forcer en quelque sorte la main à la Providence. Une salve tirée de la mosquée annonce aux gens d'en haut que le ciel s'est montré bienveillant et que le mouton vivait encore à l'arrivée.

Alors, toutes les écluses sont ouvertes à la joie : on s'embrasse, on se félicite, on s'adresse des vœux. . . . Puis, la foule peu à peu se disperse et chacun rentre chez soi pour manger en famille le mouton pascal.

CHAPITRE V

SUR LA ROUTE — CE QU'ON Y FAIT — LA JOURNÉE DU VOYAGEUR

POUR voyager sans trop de déceptions au Maroc, il faut commencer par faire une ample provision de patience et de philosophie.

De patience, d'abord, car le Marocain n'est jamais pressé.

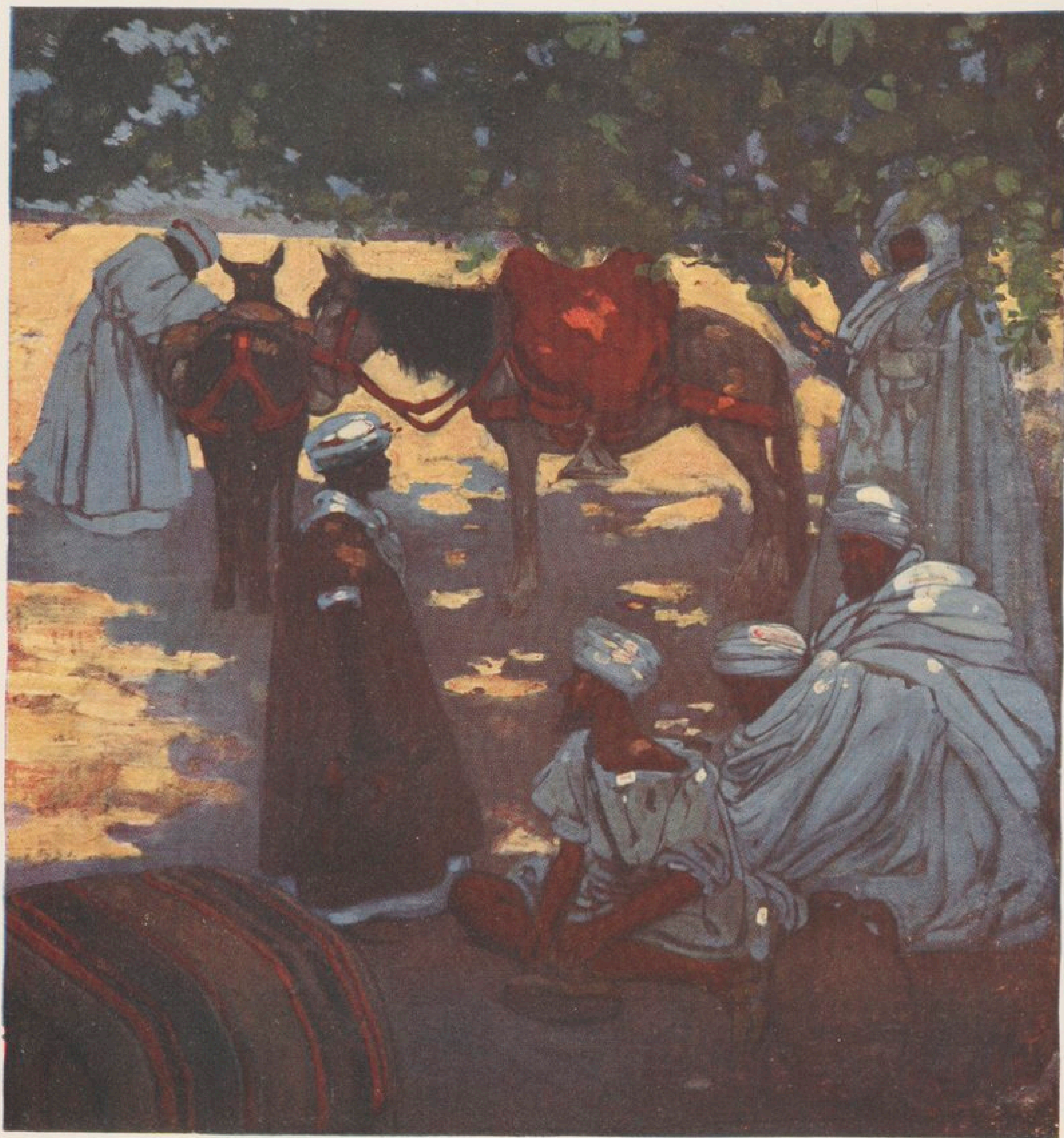
"Mieux vaut marcher que courir," dit l'un de ses proverbes préférés ; " être assis que marcher ; couché qu'être assis ; et être mort, c'est le meilleur de tout ! "

Avec de pareilles aspirations, comment voulez-vous, mes chers amis, qu'on soit en état de produire, à jour et à heure fixes, un résultat précis ?

Aussi, ne vous attendez point à trouver, au moment voulu, le guide à vos ordres, votre bagage sur les mules et votre cheval sellé : bien heureux devrez-vous vous estimer si enfin vous franchissez, pourvu de tout ce qui vous est nécessaire, la porte de la ville, sur la bonne piste, moins de quarante-huit heures après le jour que vous aviez choisi !

Les sensations du voyageur dans le Maroc actuel reproduisent celles que devait éprouver le Français du quatorzième siècle au cours de son tour de France !

On part, c'est entendu ! On suit sa direction jusqu'au but marqué — quand elle est libre ! — et l'on arrive à ce but, à travers les embûches variées que vous tendent les hommes et la nature, à la bonne heure de Dieu, tard ou tôt, selon qu'il lui plaît !



LA GRAND' HALTE.

La Journée du Voyageur

Rien de l'exactitude de nos chemins de fer, ni même de celle des diligences d'il y a cent ans !

La piste va comme elle peut, abordant avec le même sans-façon, la plaine ou la montagne—fleuve de poussière en été, de boue visqueuse en hiver, ou bien simple lit de torrent, pavé de dalles glissantes ou de cailloux pointus.

A midi, généralement, une grand' halte s'impose, pour permettre aux hommes et aux animaux de prendre nourriture et repos. Vers trois heures, on repart après une courte sieste, et deux heures plus tard, on commence à s'enquérir avec intérêt du voisinage de la " n'zalah."

La n'zalah est l'une des rares attentions que le gouvernement marocain se permette à l'endroit de ceux qui circulent dans ses domaines.

Figurez-vous un espace carré, assez vaste, entouré d'un rempart d'épines, qui a mission de préserver ceux qui l'occupent de la visite des voleurs ou des fauves. La n'zalah est presque toujours située à proximité d'un village, dont la population est responsable de la sécurité des voyageurs qui y viennent camper.

Le sommeil de l'Européen dans l'enciente d'une n'zalah n'est pas toujours paisible, en raison des odeurs ou des parasites que le sol y laisse libéralement filtrer. Aussi, le voyageur expérimenté choisira-t-il, à quelque distance, une place d'herbe rase, encore vierge de toute souillure, où il fera dresser sa tente, qui, sous la garde de deux habitants du village, spécialement requis, lui offrira pour la nuit un maximum de confort joint à un maximum de sécurité.

Le soir, au campement, est une heure charmante !

La dure chaleur du jour s'est enfin apaisée. L'organisme se détend délicieusement à la fraîcheur, et l'on goûte, assis sur le fauteuil-pliant aux toiles souples, ou étendu sur les couvertures bariolées qui prennent

l'air devant la tente, un instant exquis de paisible repos !

Tandis que Vesper allume au ciel son doux phare d'argent dans les blondeurs du couchant, les serviteurs s'empressent à préparer le repas.

Sur le foyer qui déjà pétille — il n'a pas demandé grand travail : c'est un simple trou, creusé dans le sol, où quelques brindilles de bois, matière précieuse et rare, ont été minutieusement rangées — voici le potage en tablette, au fumet savoureux. Puis tout à l'heure, ce sera l'omelette, le poulet rôti, généralement assez maigre ; et enfin, point culminant du bien-être, le café bouillant et parfumé !

Le cigare, naturellement, l'accompagne, Manille ou Havane, de provenance espagnole, sucré d'un léger goût de vanille qui n'est pas sans charme. La pipe, aussi, plus pratique en plein air, a ses adeptes, pour lesquels nul tabac ne peut entrer en lutte avec le " caporal " Français.

Voyons les prix de ce festin, dont les éléments essentiels sont empruntés au village voisin :

Les œufs coûtent vingt ou vingt-cinq centimes la douzaine ; le poulet, cinquante centimes. Evidemment, ce sont là de hauts prix ! Mais les gens du lieu n'ont pas tous les jours pareille aubaine et ils sont résolus, comme dit le proverbe, à " profiter de ce que le soleil brille pour faire leurs foins ! "

Je connais certains pays d'Europe où les choses se passent de la même manière — et vous aussi, sans doute ?

Seulement, dans ces pays d'Europe, le soleil brille plus rarement, il faut le croire, car les ruraux y mettent beaucoup moins de vergogne à faire leurs foins. . . .

Dans quelle campagne de chez nous aurait-on trois œufs pour un sou ? Et une volaille pour dix ?

Les achats nécessaires font l'objet d'assez longues,

mais le plus souvent faciles, négociations avec le "cheik" ou chef du village — vieillard de noble apparence, à la barbe de neige — qui vient, aussitôt après l'arrivée des voyageurs, rendre visite à ses hôtes et leur souhaiter la bienvenue.

Pendant que les palabres s'échangent, on apporte au camp les denrées : l'orge pour le repas des animaux, l'eau dans de grandes jarres en terre, qu'on a dû, parfois, aller chercher fort loin ; le lait, les poulets, les œufs, le pain indigène ou "kessra" — quelques cerises, à l'occasion, si l'on traverse, au printemps, un coin privilégié.

Le cheik est l'intermédiaire, que le protocole réclame, entre les vendeurs et le voyageur. Les femmes, voilées, se tiennent, leurs marchandises à la main, à une certaine distance du campement ; le vieillard à figure de patriarche fait la navette, annonce la somme, reçoit l'objet et transmet l'argent.

Les enfants, à demi-nus, ou même complètement nus d'aventure — d'abord intimidés, bientôt rieurs — contemplent de tous leurs yeux grands ouverts, le curieux spectacle du repas d'un infidèle.

De temps en temps, un gamin se détache du groupe pour aller chercher un petit frère ou un camarade. Peu à peu, les parents viennent rejoindre les enfants, et vers la fin du repas, tout le village est là qui regarde !

Pensez donc ! Cette originalité de piquer, pour les manger, les bons morceaux à la pointe d'un instrument de métal extraordinaire, au lieu de les porter, tout simplement, comme tout le monde, à la bouche avec les doigts !

Voilá une idée, certes, bien digne de ces "Roumis" ! — Romains, occidentaux, étrangers — de ces "Nazreni" de malheur — Nazaréens, chrétiens, infidèles — et pourtant, celui-là a plutôt l'air bon diable !

On ne se douterait jamais que ces gens-là n'ont

qu'un désir : voler les petits Musulmans pour les conduire dans leur pays, et en faire — quelle profanation ! " Machallah ! " (Dieu veuille empêcher de pareilles horreurs !) — de misérables petits Roumis, indifférents aux saintes Lois Coraniques !

Telle est, en effet, mes chers amis, l'intention que nous prête la rumeur publique chez les Mahométans, quand ils nous voient caresser un bébé ou causer avec un jeune gars plus joli ou plus intelligent que les autres.

Mais, nous avons aussi, n'est-il pas vrai ? nos histoires de croque-mitaine, ou du méchant bohémien, quand il s'agit de prémunir nos enfants contre le danger de suivre un étranger, ou de s'éloigner du logis.

Les Marocains aiment leurs enfants comme nous aimons les nôtres, et cherchent à les défendre, contre eux-mêmes et contre nous, avec la même sollicitude.

Il ne s'agit là, du reste, que de précautions éventuelles, prises contre le prosélytisme des Roumis. Pour peu que votre humeur hospitalière vous ait incité à les y convier, vous verrez les notables du hameau s'asseoir bénévolement sur vos tapis pour boire le thé avec vous. Mais, ne vous y trompez pas : la sympathie n'y est pour rien ; la compassion envers l'âme perdue d'un infidèle, pour moins encore. La curiosité seule est en cause, et ce sont les nouvelles du pays parcouru — du " beled " comme ils disent — que ces notables désirent et viennent chercher près du chrétien maudit !

Le thé vert, il est vrai, servi très sucré, bouillant, avec son parfum de menthe, est bien aussi pour quelque chose dans l'empressement de ces braves gens, car ce thé, vrai sirop très aromatisé, est la suprême gourmandise marocaine.

Une heure, deux heures se passent, assez vite en somme, à bavarder par le moyen de l'interprète. . . . Puis, avec force compliments — car le moindre

Musulman est un parfait gentleman dans ses manières — les notables se levant, remercient, saluent et se retirent, après avoir gravement rechaussé les babouches qu'ils ont ôtées, par respect, en mettant le pied sur vos tapis.

Le lendemain matin, de très bonne heure, le cheik se présente à nouveau, avec toutes les démonstrations de la cordialité et de la confiance ; c'est pour lui le moment le plus intéressant de votre passage dans ses domaines, car il s'agit de toucher ce qui peut être dû pour les denrées non payées la veille, et surtout de recevoir le petit cadeau d'usage que vous lui laisserez. Comme il prélève sa commission sur la vente de ses administrés, le digne patriarche a deux raisons de se réjouir de la visite qu'Allah lui a daigné procurer !

CHAPITRE VI

SUR LA ROUTE — CE QU'ON Y VOIT — LES PASSANTS

PENDANT les heures que le voyageur passe à cheval sur la piste, il a tout le loisir de contempler le paysage, et, si c'est au printemps qu'il voyage, le coup d'œil sera fort souvent délicieux.

Le Maroc, dans le bassin de l'Océan, est presque partout une contrée très riche.

Au Nord, de Tanger au fleuve Sébou, le " R'rarb " présente l'aspect d'une Normandie un peu déboisée. Ce sont des pâturages sans fin, traversés de belles rivières d'eau courante, où paissent de nombreux troupeaux.

Au Sud, le " Haouz " rapelle étrangement la Beauce, avec ses plaines mollement ondulées, couvertes, à perte de vue, de moissons verdoyantes, ses blanches fermes, parfois très rapprochées, indice d'une population très dense ; l'eau souterraine est abondante partout, mais les fleuves ou les rivières se font rares.

Partout, de Janvier à Juin, la campagne ne forme qu'un champ de fleurs ! Bleuets et coquelicots, pareils aux nôtres, boutons d'or et pâquerettes blanches fleurettes roses ou mauves, et surtout fleurettes bleues de deux tons : l'un, très clair, presque gris, avec des miroitements d'eau lumineuse ; l'autre, presque saphyr, avec des chatoiements d'ailes de papillon ; asphodèles, enfin, aux têtes pâles, haut perchées, mélancoliques, sur leurs longues tiges. Le spectacle des plaines diaprées qui s'étendent à l'infini devant

vous, est un enchantement pour le regard ! une véritable joie pour l'âme !

A l'horizon, très loin, comme des vapeurs, de fins sommets pointent quelquefois, tels des îlots sur la mer. Plus souvent, de longues terrasses bleuâtres indiquent vers l'est les premiers ressauts où l'Atlas se laisse deviner. Sur toutes les bosses du terrain, un blanc tombeau marque de son dôme de nacre, sous l'azur du ciel, la place où quelque saint Musulman dort son dernier sommeil, et sert de point de repère au voyageur.

Suivant la saison, bien entendu, telle ou telle nuance domine, fait prévaloir sa note sur les diaprures vert tendre, jaunissantes, ou joyeusement dorées du fond. L'humus est noir et profond ; le sol intact, en dépit des soins agricoles qu'il reçoit, grâce aux ménagements de la culture extensive. On sent, dans la terre vigoureuse, de splendides réserves d'opulence et de fécondité !

La moisson est terminée. Le chaume, coupé très haut, forme encore sur la terre un épais manteau qui reste longtemps doré. La campagne, cependant, à mesure que s'avance l'été, perd, comme dans tous les pays du monde, progressivement son air de fête.

Mais, jusqu'aux environs du 15 août, les carrés de maïs conservent leur belle teinte vert clair — et dès la mi-octobre, les premières pluies reviennent désaltérer la terre, que cinq mois de beau temps imperturbable ont desséchée profondément.

Il n'y a que huit ou dix semaines de saison vraiment maussade dans toute l'année marocaine — entre ces deux dates. Tout est alors recouvert d'une triste couche de poussière grisâtre, et les plaines radieuses du printemps se sont transformées en manière de Sahara.

Mais, dans notre douce Ile de France elle-même, la

Beauce—pour qui n'a point à son endroit les complaisances d'optique du chasseur, sous le coup des ivresses du tir au perdreau—n'est-elle point aussi, à la fin de Septembre, l'image de la désolation ?

Nous avons pris tant de plaisir à contempler la splendeur des horizons baignés de lumière—fût-ce même durant la saison maussade, car cette lumière console de tout !—que nos yeux, quelque peu papillotants, commencent à se sentir fatigués. Abaissons-les bien vite vers les passants, que, maintenant, plus ou moins nombreux suivant les régions, nous allons sur le chemin rencontrer d'aventure.

A tout seigneur, tout honneur. Voici justement le "rekkas," courrier du Makzen, qui paraît, son sac de dépêches à la ceinture, à cinquante mètres de nous.

C'est un grand gaillard, bien découplé, à la figure énergique, sommairement vêtu. Le bâton à la main, sa vie s'écoule tout entière à courir les pistes, de son pas souple et relevé, d'un bout à l'autre de l'empire chérifien, pour une rétribution bien médiocre, en somme.

Le rekkas est un piéton merveilleux, d'une sobriété et d'une endurance qui tiennent du prodige. Il marche vingt heures sur vingt-quatre, ne mangeant qu'un peu de pain rassis et quelques dattes. Pendant ses courts sommeils, pris sans aucun confort, sur la terre, en pleine brousse ou à l'ombre de quelque mur, au hasard des occasions, il a près de lui son réveil-matin, dont le mécanisme ne se dérange jamais : une mèche de longueur proportionnée à la durée de la halte qu'il peut se permettre, est allumée à l'un de ses bouts, l'autre venant au contact de sa jambe ou de son bras. S'il résiste trop au premier avertissement de la chaleur qui s'approche, la brûlure de la flammèche a bien vite fait, l'instant d'après, de la remettre sur pied !

Serviteur dévoué, le rekkas brave tous les dangers



UN REKASS.

pour accomplir le devoir de faire parvenir à bon port, en temps utile, le message dont il s'est chargé. Nul obstacle ne l'arrête, tribus en armes ou fleuve débordé. La nuit, dans les passages difficiles, une misérable lanterne suffit à guider son expérience des incidents de la campagne marocaine. Il est bien rare que le rekkas n'arrive point à destination, à moins qu'il ne porte, ou ne soit soupçonné porter quelque courrier des Roumis dans une période de surexcitation fanatique. Dans ce cas, le malheureux, guetté par le mauvais vouloir haineux des Vrais Croyants irréductibles, aura les yeux crevés ou les membres rompus, et sa mutilation sera généralement le signal d'une levée de boucliers contre le pouvoir local, jugé trop complaisant à l'égard des Infidèles.

Le rekkas est déjà loin derrière nous. . . . Mais, sur la route, en avant, des silhouettes d'hommes et de chameaux se dessinent. C'est une caravane du Sous ou du Tafilelt, qui vient apporter des dattes à la côte.

Nous avons déjà vu des chameaux dans la rue à Tanger ; ici, ils paraissent plus beaux, moins singuliers, car ils sont bien dans leur cadre.

Les voilà précisément qui nous croisent, et nous allons pouvoir les observer tout à loisir.

Leur démarche est compassée et lente, élastique pourtant, tandis qu'au-dessus de nos têtes les grands cous faméliques se balancent et que les yeux, un peu morts, jettent au passage, comme ceux des indigènes eux-mêmes, des regards indifférents. Bêtes et gens paraissent dédaigneux pareillement, sinon hostiles, à notre égard.

Chaque dromadaire — car ce sont des chameaux à une bosse que l'on rencontre, exclusivement, dans toute l'Afrique du Nord — est porteur de lourds "chouaris," grands paniers en feuilles de palmier

tressées, chargés de fruits, qui se font équilibre tout en subissant, parfois, de terribles roulis.

Les dromadaires de robe blanche sont nombreux dans chaque groupe, et l'on en voit très peu de robe brune, comme ceux d'Algérie ou d'Egypte. Plusieurs jeunes chameaux accompagnent leurs mères, égayant de leurs gambades la procession quelque peu maussade, de leurs congénères revenus de toute illusion. De tout petits, vieux de quelques jours seulement, qui ne peuvent suivre encore, montrent, au-dessus des bords d'un chouari, leurs têtes baroques d'oiseau déplumé, avec quelque chose de touchant dans le regard.

Quatre ou cinq hommes à pied, deux hommes à cheval, forment l'escorte de la caravane. Hommes et chevaux, maigres, noirs et nerveux, donnent bien l'impression des lointains déserts d'où ils arrivent.

Le chameau porte deux cents kilos de poids utile et parcourt aisément quarante kilomètres par jour à raison de trois kilomètres à l'heure environ. Ces chiffres vous permettent de calculer, mes chers amis, tous les services que peut rendre un tel animal en matière de transport, dans un pays où les distances sont grandes -- le sol rarement dur — et les chemins, impraticables aux voitures à peu près partout, bien que les obstacles y soient, en somme, assez rares.

Un peu plus tard, c'est un marchand d'esclaves qui passe, suivi de son bétail humain.

Les grandes puissances européennes ont fait de leur mieux depuis cinquante ans, il faut le reconnaître, pour enrayer au Maroc le commerce des esclaves. La France, il y a quinze ans, en occupant le Soudan nigérien, a tari toutes les sources où il venait jadis régulièrement s'alimenter. Mais, par-ci par-là, certaines fractions encore insoumises de Touaregs ou de Mauritaniens, réussissent à piller une caravane, à razzier un village nègre en bordure du Sahara, et le

butin vivant qu'ils ramènent de leur coup de main se vend à beaux deniers comptant sur les confins méridionaux de l'Atlas, d'où on le réexpédie prestement sur les marchés de l'intérieur de l'empire.

Il doit y avoir, sans doute, une vente importante dans quelques jours, car le marchand d'esclaves a fait doubler l'étape. Les femmes et les enfants, pour ne pas retarder la marche, ont été hissés sur des mules ou sur des ânes — commodité de voyage qui, d'ordinaire, vous le pensez bien n'est pas faite pour des gens de leur condition, dans un pays où la sensibilité extrême n'est pas, je vous l'ai suffisamment montré, la dominante du caractère national. Mais, la marchandise a son prix et ne doit point parvenir à destination avariée. . . .

Du reste, les hommes eux-mêmes, qui marchent des deux côtés de la piste, le long de la petite caravane, n'ont pas l'air trop misérable non plus. Leur mine indifférente et résignée, l'attitude du maître et de ses gens, ne dénotent, de part et d'autre, ni mauvais traitements subis, ni férocité ou rigueur particulière. Outre le bénéfice à ne point compromettre, une autre considération pèse, dans une certaine mesure, sur la manière de faire du Marocain, négociant de chair humain : la loi du Prophète interdit la cruauté à l'égard de l'esclave, et celui-ci occupe, dans la famille musulmane, en règle générale, une place beaucoup moins ravalée — encore qu'il ne faille pas la déclarer bien enviable — que celle que jadis il occupait, à part quelques exceptions, dans la famille chrétienne, aux Antilles françaises ou anglaises, comme dans l'Amérique espagnole.

Et pourtant, nulle doctrine autant que le christianisme n'a jamais prôné, par d'aussi persuasives raisons, la douceur envers les esclaves ! Tant il est vrai que les mœurs sont plus puissantes même que la morale qui les prétend guider !

Nous devons approcher de la ville, car on nous signale un convoi mortuaire.

Ce groupe de piétons déguenillés qui apparaît d'abord, ce sont les pleureurs, et le défunt était riche de son vivant, car les pleureurs sont nombreux, qui ont escompté la générosité de la famille au cimetière, et sont venus chanter en son honneur les louanges d'Allah !

Puis, ce sont quatre porteurs, soutenant sur leurs épaules la bière découverte ; sur le corps, le drapeau du sanctuaire de quelque marabout vénéré a répandu ses plis protecteurs, qui ont reçu l'aspersion de quelques gouttes de l'eau sacrée de la fontaine Zem-Zem, rapportée de la Mecque à grands frais.

Nul Musulman, tant soit peu au courant des choses de la religion, n'ignore que cette sainte fontaine est exactement celle que Dieu fit surgir des sables du désert sur la prière d'Agar, pour apaiser la soif du jeune Ismaël défaillant.

Voici maintenant quatre vieux nègres qui portent des bâtons, au sommet desquels flottent de longues banderoles de papier ; ces banderoles ne sont autres que leurs actes d'affranchissement, qu'on vient de leur remettre pour attester la générosité du maître, au moment de paraître devant la justice d'Allah.

Un groupe de cavaliers confortablement vêtus ferme la marche : ce sont les amis du défunt. Au moment où le cortège pénètre dans le cimetière, la voix du mouezzin lance du balcon de la mosquée, qui s'y dresse pareille à la chapelle de nos champs de repos, le cri libérateur de la pauvre âme : " Que Dieu lui fasse miséricorde ! "

Quelques prières s'élèvent encore, et le cadavre du Vrai Croyant est descendu dans la fosse qui l'attend.

Chaque matin, pendant les trois jours qui suivront, les hommes de la maison en deuil viendront distribuer,

sur la tombe, du pain et des fruits aux pauvres de la localité.

Quand la distribution funéraire est finie et que les hommes se sont retirés, alors les femmes, voilées, s'approchent, poussent des cris de désolation, versent d'abondantes larmes. Puis, le sol est jonché de brins de myrthe, de rameaux d'olivier, de branches de palmier, que, tout à l'heure, le porteur d'eau viendra copieusement arroser, afin de maintenir, le plus longtemps possible, l'ombre et la fraîcheur sur la tête du défunt.

Dans un pays où le groupement, pour ceux qui se déplacent, constitue, en règle générale, la plus sérieuse garantie de sécurité, les piétons isolés sont rares sur les routes. Puisque nous avons déjà fait mention du rekkas, il n'y a plus guère à citer, parmi eux, que le pélerin rentrant de la Mecque et le musicien ambulant.

Le " hadji " qui revient après avoir accompli le lointain pélerinage aux villes sacrées du Hedjaz, est protégé contre les attaques des coupeurs de bourse par sa pauvreté même, mais aussi par le caractère éminemment respectable que son religieux voyage lui confère.

Son turban vert, l'écharpe enroulée autour de son cou, le signalent à la vénération de tous.

Pour un personnage aussi pieux, ce n'est pas assez, bien entendu, d'être ponctuel aux cinq prières rituelles de la journée. Il faut encore, de temps à autre, s'écrouler sur le sable du chemin, la face tournée vers la Kaaba trois fois sainte, et là, prosterné, réciter des versets à la louange d'Allah, en roulant dévotement les grains du long chapelet maraboutique entre ses doigts.

Le musicien ambulant, lui, n'aurait que faire de nos respects, avec son " gimbri " sur le dos !

Le gimbri est un simple morceau de bois creusé, couvert d'une peau de bouc, qu'on tient par un long

manche. Deux cordes, un chevalet et des chevilles d'accord, complètent l'instrument, dont on joue à la manière d'une guitare — ou mieux, d'une mandoline — en grattant les cordes convenablement tendues, au moyen d'une petite pièce de bois dur.

Le musicien et son gimbri errent, par monts et par vaux, de ville en ville et de village en village. Dès qu'une audition s'annonce possible, le musicien décroche son instrument, et se met à chanter d'une voix nasillarde en s'accompagnant sur le gimbri.

Pour une oreille européenne, les sons résonnent inharmonieux, presque toujours monotones, souvent criards, agaçants parfois. . . . Aux indigènes, cette musique doit procurer des sensations du genre agréable, puisqu'elle vaut au musicien, autour du feu, le soir, à la veillée, un cercle d'auditeurs attentifs, et surtout, après la séance — avantages plus substantiels — le vivre et le coucher.

CHAPITRE VII

QUAND LE SULTAN VOYAGE

Jusqu'à ces dernières années, les " voyages " du Sultan à travers son empire étaient le seul procédé efficace de gouvernement — le moyen normal de faire rentrer les impôts des tribus soumises, et de contenir dans un état de demi-rébellion à peu près tolérable, les tribus des régions en " Siba."

Le procédé par intimidation est, en somme, le seul qui soit au Maroc d'un emploi efficace. Mais pour intimider, il faut être fort — le paraître tout au moins, en attendant qu'on soit appelé à donner les preuves de sa force — et il faut toujours en arriver là.

Au surplus, même si, d'aventure, le Sultan avait la fantaisie de se déplacer, sans nourrir des intentions énergiques à l'endroit de telle ou telle tribu, il n'en aurait pas moins l'obligation de mettre son camp et les richesses qu'il renferme à l'abri des convoitises de ses loyaux sujets.

Voilà pourquoi, dans ces voyages, le Sultan se ménage toujours l'escorte d'une importante armée.

L'aspect de la " mehalla " chérifienne en marche est plein d'originalité et de couleur locale.

De couleurs aussi, car ce long serpent bariolé qui ondule à travers la campagne, en faisant briller, miroiter, resplendir les baïonnettes, les sabres, les étendards, les burnous et les caftans de fantassins et des cavaliers, est autrement pittoresque que l'uniformité sévère de nos colonnes ! On dirait un torrent

fleuri, diapré de toutes les nuances de l'arc-en-ciel, qui roule entre des rives de verdure.

Les caïds qui commandent les groupes sont particulièrement réjouissants pour l'œil, avec leurs burnous étincelants de blancheur, leurs prestigieux harnachements de velours clair, brodés d'argent et d'or, leurs belles armes incrustées de nacre et d'ivoire, les amples drapeaux de soie aux teintes éclatantes qui les accompagnent.

Derrière un véritable bouquet d'immenses étendards, brodés et rebrodés d'après les plus pures et savantes traditions de la technique marocaine, voici le Sultan, seul, monté sur un magnifique coursier blanc, drapé des fines et mousseuses neiges de ses burnous et de son haïck.

Le harnachement impérial est en maroquin vert, brodé d'arabesques d'argent. Le vert, couleur sacrée, est, de préférence, celle qu'on emploie pour tout ce qui touche la personne du Sultan, authentique descendant du Prophète par Fatime, sa fille, et Hassan, son petit-fils.

De grands esclaves noirs, le chasse-mouches à la main, écartent les insectes de l'auguste visage du Kalife, sur la tête duquel plane le Grand Parasol, insigne de la Suprême dignité, pour la protéger des ardeurs du soleil.

Dès que la mehalla est parvenue au point choisi pour y passer la nuit, le camp s'établit avec une rapidité qui tient du prodige. En un clin d'œil, une ville de tentes a surgi de la plaine, méthodiquement tracée autour de la haute sphère dorée qui domine la tente impériale.

Tant que celle-ci n'est pas dressée, aucune autre ne peut s'attribuer de place, et cette interdiction, en dehors même du respect dû au Souverain, n'a rien qui doive étonner, puisque c'est de l'emplacement de



LE MUSICIEN AMBULANT

" l'afrag " — enceinte de toile qui ceinture le périmètre réservé autour de la tente du Sultan — que dépend, dans un ordre adopté une fois pour toutes et immuablement reproduit chaque jour, la situation de toutes les tentes de l'armée.

Chaque chef de groupe important, une fois la tente du maître dressée, s'empresse de faire dresser la sienne, qui sert de centre à son tour ; et ainsi de suite, du haut en bas de la hiérarchie, la cité mobile se trace et se construit, vaste et bien ordonnée, dans la campagne.

La tente d'un grand personnage marocain — d'un riche caïd ou du pacha d'un des ports de l'Atlantique — est une très confortable demeure que vous habiteriez, j'en suis sûr, avec un certain plaisir !

Figurez-vous un grand oval : de dix ou douze mètres de long, de cinq ou six mètres de large ; aux deux foyers de l'ellipse, deux grand mâts de cinq ou six mètres de haut sont plantés dans le sol pour servir de clefs de voûte et soutenir la toiture.

De mètre en mètre, tout le long du pourtour, des pieux de deux mètres de haut sont enfoncés, de manière à former une enceinte à hauteur d'homme. La toiture est ensuite placée, retenue par des cordes en haut et en bas, qui contrarient les résistances de la toile, des pieux et des mâts, pour donner à l'ensemble une solidité à toute épreuve.

Au-dessous de la toiture, le long de l'enceinte des pieux, une paroi verticale de toile vient compléter l'édifice, qu'une deuxième épaisseur d'étoffe, à l'intérieur, vient rendre tout à la fois esthétique et confortable.

Cette deuxième épaisseur, en effet, crée entre l'extérieur et l'intérieur de la tente, une couche d'air intermédiaire, qui protège les habitants contre les intempéries, tandis que les vives couleurs de la doublure, composée de panneaux — en forme de

triangles s'il s'agit de la voûte, ou de rectangles pour la paroi — panneaux bordés et brodés aussi richement qu'on le désire, procurent un demi-jour tamisé et une distraction au regard qui sont vraiment l'idéal du genre.

Au dehors, le coup d'œil n'est pas moins recommandable. La toile blanche de l'enveloppe extérieure se mosaïque de toutes sortes de dessins compliqués — damiers, fleurettes bizarres, grecques ou créneaux plus ou moins déliés — au moyen de petits carrés d'étoffe noire ou brune, qui rappellent, à s'y méprendre, le décor de certaines poteries étrusques.

Ovales, ou plus simplement rondes, si le possesseur se contente d'un moindre logement, les tentes des notables de l'armée sont surmontées d'une boule de cuivre — parfois de queues de cheval, flottant au-dessous d'un fer de lance — et percées d'une porte, qui en permet l'accès.

Des tapis de Rabat aux chatoyantes couleurs — des broderies en fil d'or sur velours, ou en soie rouge sur lin bis — celles-ci beaucoup plus intéressantes que celles-là — quelques aiguières et plats en cuivre ciselé ou martelé, voilà le mobilier, très approprié aux circonstances, que l'on peut rencontrer dans la plus belle tente marocaine.

Il va de soi que, pour le Sultan, surtout si le Trésor vient de connaître quelques années grasses, l'installation que nous venons de voir prend un développement considérable. Dans l'afrag, autour de l'habitation personnelle du souverain, se pressent d'autres tentes, importantes et bien ornées, qui servent de salle d'audience, de maison pour les hôtes de marque, de mosquée de voyage, et enfin d'abris pour la portion de sa famille et de ses serviteurs dont il se fait suivre.

Un cordon de sentinelles, des corps de garde dans toutes les directions, surveillent les approches de la demeure impériale.

Le Repas du Soir

A mesure que l'on descend l'échelle des emplois, la tente devient plus modeste. Mais à tous les échelons, la simplicité du principal occupant est pratiquement la même, et le maître partage avec ses serviteurs de confiance, étendus sans façon autour de lui, la fraternité du tapis de repos.

Le camp est à peine établi, que, déjà, de toutes parts, les feux s'allument, et la foule s'active à préparer le repas du soir.

Laissons un moment les chefs et les riches aux délices relatives du luxe portatif qui les accompagne, et voyons comment vit le simple "asker," soldat de l'infanterie, dite régulière, du Sultan, qui ne fait pas de cuisine et ne possède pas de provisions.

Pour les gens de sa sorte, il y a, aux portes du camp, des traiteurs en plein vent qui accompagnent l'armée. On trouve chez eux du pain et du mouton bouilli, du sucre et du thé fumant.

Le pain est cuit à des fours, rapidement édifiés dans une excavation du sol, à l'aide de quelques pierres plates, sur un feu de branchages qu'il n'est pas toujours commode de se procurer. Les moutons sont écorchés, parés et cuits, en morceaux plus ou moins importants, sous les yeux et à la demande impatiente des chalands affamés. Le Marocain pauvre a toujours faim, et le soldat marocain est toujours pauvre. . . .

Ce n'est pas que le tarif de sa solde soit trop parcimonieusement calculé, bien au contraire. S'il était payé, il aurait de quoi largement vivre, et c'est précisément la paie régulière des nouvelles formations franco-chérifiennes qui leur attire autant de recrues.

Mais dans la mehalla impériale de l'ancienne manière, il y a trop d'intermédiaires à doigts crochus entre le Trésor du Sultan — lorsqu'il se trouve en état de répandre sur l'armée ses richesses — et l'humble

destinataire du rang, pour que celui-ci puisse, bien souvent, recevoir autre chose que des promesses !

Et s'il ne reçoit que des promesses, comment pourrait-il payer avec des douros ?

Aussi, en règle générale, s'abstient-il soigneusement — quand même, par une heureuse fortune, il le pourrait — d'un procédé marqué au coin d'une aussi exceptionnelle largesse. Du Sultan au dernier des " askri," la mehalla chérifienne vit sur le pays, d'un appétit que chacun proportionne à son rang.

Le Sultan, bien entendu, se fait la part du lion. Toute région traversée par l'itinéraire de son voyage, lui doit le présent de joyeuse entrée, la " mouna," et cette mouna se compose d'un important tribut en argent, d'abord, puis d'une quantité considérable de chacune des productions du pays, destinée à la subsistance du souverain, de ses conseillers, de sa cour et de son armée.

On conçoit aisément que la tribu qui a le malheur de se trouver sur l'itinéraire, envisage sans plaisir sa destinée : " Autant lâcher une bande de rats dans un grenier ! " Telle est, en la francisant légèrement, la comparaison expressive que les indigènes emploient pour donner une idée du sort qui les attend.

Parallèlement aux exigences du maître, chacun, en effet, fait valoir les siennes. Il faut bien, n'est-ce pas ? que tout le monde vive ! et tout le monde arrive, tant bien que mal, si la région est riche, à ne pas mourir de faim.

Mais si elle ne l'est pas, ou ne l'est que médiocrement, ou encore qu'on ait par trop forcé la note du pillage systématique, le passage de l'armée impériale aura ruiné pour de longues années les infortunés sujets du Sultan, qui, mourant de faim au bord de leurs " silos " déserts, en face de leurs jardins dévastés, n'auront plus qu'une ressource : la révolte et le brigandage une fois

l'armée partie, et ils s'y livreront avec délices, aux dépens de ceux de leurs voisins que la mehalla n'aura pas " mangés."

Si l'armée se repose un jour, on en profitera pour donner à tous la joie suprême du " jeu de la poudre."

Sur l'un des côtés du camp, une large surface à peu près plane, offre à la " fantasia " qu'on va exécuter des commodités décisives. Une tente légère est dressée à l'endroit favorable, en tenant compte du vent et du soleil, pour permettre au Sultan de présider le spectacle avec la majesté et le confort désirables.

Mais le souverain, sous son masque d'impassible dignité, ressent les mêmes passions que son peuple. C'est à cheval, afin d'en mieux savourer les enivrements, qu'il veut assister aux prouesses de la scène guerrière, et son regard luisant dénonce le plaisir et l'intérêt qu'il y prendra.

Chaque contingent a désigné ses cavaliers les mieux montés, les plus brillamment vêtus et armés, les plus adroits, pour le représenter à la fantasia. Sur un rang, à intervalles très ouverts, trente, quarante, cinquante cavaliers s'avancent derrière le caïd merveilleusement équipé, au pas d'abord ; puis bientôt, au signal du caïd, tous ensemble partent à la charge !

Emportés dans le galop furieux, les chevaux bondissent, se dépassent et se rattrapent, parfois se mordent, hennissent de joie !

Les hommes, à genoux ou debout sur les selles, brandissent leurs armes, les déchargent, les lancent en l'air, les rechargent, les jettent ou les reprennent, vingt fois, à la volée.

Les uns se couchent sur l'encolure, les autres se renversent sur la croupe, ou, suspendus à l'étrier, se laissent glisser sous le ventre du cheval — au besoin traîner un instant sur le sol, puis, d'un élan, se remettent en selle.

Avec un cliquetis d'acier, dans un nimbe de poussière éclatante, sous l'envol des robes multicolores et des burnous d'un blanc de neige, la charge, affolante et folle, hurlante et joyeuse, gracieuse et barbare, passe, au crépitement des coups de fusil, irréelle, comme dans un rêve !

Un autre échelon succède au premier, rivalisant avec lui d'agilité, d'élégance équestre et d'ardeur guerrière, puis un autre, et un autre encore. . . . Vingt tribus défilent devant le Sultan, tandis que l'enthousiasme des spectateurs, surexcité par le bruit, le soleil et l'émulation, se change en délire.

Ces fêtes militaires, si caractéristiques de la vie arabe, sont les meilleurs moments qu'elle procure à ses adeptes, toujours fervents du geste guerrier !

Mais de tels enthousiasmes ne sont point pour nous surprendre, nous Français, que transporte au septième ciel des plus belles émotions, la noblesse du drapeau planant sur le régiment qui passe ! Et n'avons-nous point, à Longchamp, notre fantasia aussi, le 14 juillet, lorsque trente escadrons lancés dans une charge furieuse viennent s'arrêter, frémissants, dociles et superbes, à quelques mètres, à peine, de la foule qui les applaudit ?

CHAPITRE VIII

LE MAROCAIN CHEZ LUI : A LA VILLE — LA RUE

La vie urbaine commence de très bonne heure, à l'aube, avec le chant des mouezzins, appelant du haut des minarets les fidèles à la prière.

Dehors, au pied des remparts, toute une foule attend déjà l'ouverture des portes. Bientôt, chaînes et barres tombent avec fracas et les sombres voûtes s'illuminent d'un rayon de clarté, tandis que les arrivants s'empressent pour entamer les mille trafics du jour.

En quelques instants, toutes les rues commerçantes sont envahies.

De longues files de baudets faméliques, à l'échine sanguinolente, apportent fruits, fleurs ou légumes, entassés dans de vastes paniers souples en feuilles de palmier. D'autres disparaissent sous d'énormes fagots, ou chancellent sous le poids des charges de charbon de bois, expédiées de forêts lointaines.

D'interminables processions de chameaux, rendent au même moment, sur d'autres points, la rue intenable aux passants ; il faut se ranger bien vite au creux des portes ou dans l'angle des murs, pour éviter de recevoir en plein visage le soufflet d'une perche ou le coup de massue d'une charge de pierres à bâtir !

Dans cette ruelle solitaire, un gros propriétaire rural s'est mis à l'abri un instant, sur sa belle mule aux multiples tapis superposés, pour faire draper comme il

convient son manteau de fin drap bleu sur ses deux burnous de laine blanche.

Les deux esclaves qui l'accompagnent sont là pour l'aider à mettre pied à terre ou à remonter en selle, car cet exercice n'est pas aisé pour un homme de cette "importance." En attendant, ils s'emploient de leur mieux à disposer noblement les étoffes de prix qui témoignent de la richesse de leur maître.

Ici et là, de nombreux piétons loqueteux, des "Meskine," se glissent parmi les troupeaux qui encombrent les rues, maigres, le visage tanné, les yeux magnifiques, misérables et souriants, car le Marocain pauvre se contente de peu.

Quelques femmes, rivales des ânes pour le transport des fagots ou du charbon de bois, sont écrasées comme eux sous le faix trop lourd dont on les charge. Elles trouvent pourtant, toujours, une main disponible pour ramener un coin de voile crasseux sur leur face blême, tatouée de bleu, si quelque étranger surgit au détour de la ruelle.

Tandis que la ville se remplit du flot rural, des bêtes et des gens du dehors qui lui viennent apporter sa subsistance, le soleil monte peu à peu, et le jour est déjà chaud sous ses rayons moins obliques.

C'est l'heure du réveil des citadins, moins matineux — comme dans nos pays — que les campagnards, âpres au gain et rudes à l'effort.

Partout, dans les rues et dans les ruelles, sur les places et dans les carrefours, s'ouvrent avec bruit, l'une après l'autre, les portes closes qui, la nuit, faisaient de chaque maison une forteresse familiale.

Marchands et artisans rabattent les volets de leurs boutiques, étroites niches pratiquées dans la muraille où l'on s'étonne qu'un être humain puisse se glisser — bien mieux ! se trouver à l'aise — au milieu de tous les objets dont elles sont encombrées.



LE BAZAR

Le moyen de fermeture de ces boutiques est bien caractéristique de l'échoppe marocaine : Imaginez deux volets de bois, horizontaux, qui, de jour, s'appliquent contre le mur au-dessus et au-dessous de l'entrée, et qu'on maintient joints la nuit, au moyen d'un long verrou qu'une énorme clef fait mouvoir.

Ouverte, la boutique donne l'impression d'un vrai guignol, dont l'unique marionnette, accroupie, exécute avec beaucoup de dignité et de prestesse, sous les regards des passants, tous les mouvements que comporte son état.

L'artisan a vite fait de se mettre à la besogne.

Voici le cordonnier qui assemble des semelles écarlate, à l'empeigne citron d'une paire de babouches. . . .

Le sellier qui s'acharne aux ornements compliqués d'une housse de selle en maroquin bleu, rehaussée de broderies vertes, oranges et roses, rehaussées ellesmêmes d'or.

L'armurier qui incruste en délicates arabesques, un mince fil d'argent dans la joue polie d'une crosse de carabine dernier modèle, destinée à quelque haut fonctionnaire du Maghzen. Quand il est vraiment habile dans son art, l'armurier est un seigneur d'importance, et les amateurs traversent la moitié du Maroc pour venir acheter à prix d'or, une arme sortie de ses mains.

Le marchand, lui, promène, du fond de sa boutique sur le public, un regard empreint de la plus noble indifférence.

Qu'un acheteur d'allure hésitante passe devant son étalage sans le regarder et fasse mine de s'arrêter chez le voisin, peu lui en faut ! Il ne fera pas un geste pour faire revenir l'acheteur et n'aura pas un regret de sa vente manquée !

C'est Allah qui envoie les chalands — ou qui les écarte. Il est sans doute écrit que le voisin vendra

aujourd'hui et lui, un autre jour. . . . Si Allah le permet. . . .

Marchands et artisans sont réunis, par commerce ou par métier ; chaque groupement occupe une allée du bazar, qui porte son nom. Toutes les allées sont couvertes, de manière à procurer aux visiteurs le bénéfice de la fraîcheur pendant l'été, d'un abri contre la pluie durant l'hiver. Et puis, quelle que soit la saison, il faut bien protéger les marchandises délicates contre la lumière ou l'humidité.

Du reste, en raison même de l'agrément que cette protection réalise, il y a toujours beaucoup de passants, plus ou moins pressés, dans les rues du bazar. On vient y faire également ses affaires ou la causette. Les marchés s'y concluent lentement, au cours de longs palabres paisibles entre vendeurs et acheteurs, en buvant moult verres de thé que le marchand fait venir du " caouadji " voisin.

Les boutiques les plus amusantes sont celles du marchand de tapis, du marchand de curiosités, du marchand de nouveautés.

Le marchand de tapis est généralement un homme aimable, quoiqu'un peu taciturne, et d'une complaisance inépuisable. Malgré la difficulté de déployer de longs tapis de Rabat, qui ont 4, 5, 6 et 7 mètres de long sur 1 m. 80 à 3 m. 20 de large, dans la ruelle étroite sur laquelle sa boutique prend jour, il vous montrera deux ou trois fois, sans la moindre impatience, avec une politesse digne, presque désenchantée, tous les tapis de son assortiment qui pourront vous plaire.

Il se fait aider d'un jeune garçon, souvent son fils ou son neveu, qui d'un geste souple, sans effort apparent, fera glisser les épais rouleaux des lourds tapis l'un sur l'autre ; puis, tous les deux, sans avoir l'air d'y toucher, vous présenteront le tapis à examiner, toujours dans

le sens favorable, car il y a un sens pour voir les tapis d'Orient.

Quel que soit l'objet en vente, le marchandage est de tradition immémoriale. Tantôt il est long et pénible, avec tout le scénario en usage partout : geste désolé de l'acheteur en entendant le prix, explications et boniment du vendeur, propositions réciproques, chacun se déclarant, à chaque concession, parvenu au dernier terme de la conciliation possible, feinte de rupture, voire de départ, et finalement, conclusion aimable. On tope, et l'on reprend une tasse de thé pour terminer sur une bonne impression.

Tantôt, l'entente se fait presque sans paroles : On s'est jaugé du regard, et d'un " oui " ou d'un " non," sans plus, dépendra toute l'affaire. Presque toujours ce sont les Turcs qui opèrent ainsi, mais de " très vieux Turcs," à barbe blanche et à turban, comme il en reste encore quelques uns pour vous consoler des roueries des jeunes.

Le marchand de curiosités est, la plupart du temps, un juif ; un juif qui parle français se dit l'ami de la France, est souvent notre protégé officiel, a fait vingt métiers, parcouru l'Algérie, et nous vole, avec délices, encore un peu plus que les autres.

Tout ce qu'il vous présente est, à l'entendre, authentique, ancien, hors ligne, " pièce de collection," il en connaît l'histoire, il le tient " de famille " ! Vous lui montrez le fil blanc dont sa malice est cousue ; il sourit, n'insiste pas et vous cède l'objet pour le tiers du premier prix, en vous surfaisant encore de cinquante pour cent sur le vrai prix local. Mais comme celui-ci n'a pas de rapport avec la valeur au dehors, vous faites tout de même parfois une bonne affaire en partie double, et le bagout du juif, la caresse adroite de ses déclarations, vous laisseront plutôt un agréable souvenir.

Le marchand de nouveautés est, au Maroc comme chez nous, le grand tentateur des pauvres femmes. Pour le voir opérer à l'aise, il faut faire semblant d'examiner la devanture du voisin, car si vous entriez en relation directe avec lui, l'acheteuse voilée qu'il va séduire s'éclipserait, en Musulmane qui sait vivre, et la comédie vous échapperait.

Presque toujours, l'objet qui fait envie à la Marocaine de condition médiocre, c'est une ceinture d'or, semée de fleurettes tissées, ou un coupon de lourde soie de couleur vive, brochée de dessins d'or ou d'argent, dont elle veut se confectionner une tunique.

Le marchand évite de la regarder, ne lui fait pas l'article, lui indique à peine le prix à voix basse, mais lui met dans les mains, à profusion, toutes les soieries chatoyantes qu'il juge devoir lui agréer, et la tentation opère sur elle par la vue et par le toucher.

Au bout de quelques hésitations, elle choisit, fait miroiter, compare, chiffonne — mais jamais sur elle, et il n'y a pas de glace, bien entendu — puis elle met de côté, recommence et se décide enfin, non sans peine, à préférer une étoffe, qu'elle paie, qu'on lui enveloppe et qu'elle emporte, à moins qu'un scrupule de sagesse ou de timidité ne lui suggère, au dernier moment, l'objection adroite qui la dégage.

Les achats d'utilité courante — pièces de madapolam, " djellabas " (ce sont des robes de coton brillant, teint aux couleurs les plus vives), serviettes, draps de lit (servant aussi de voiles) — ne demandent pas autant de réflexion, cela se devine.

En somme, vous le voyez comme moi, sauf que l'échoppe du vendeur ne rappelle que de loin telle ou telle galerie parisienne des " plus vastes " magasins du monde, les achats féminins de Mogador, de Marrakech ou de Méguinez, ne diffèrent pas sensiblement des emplettes correspondantes à Paris.

CHAPITRE IX

LE MAROCAIN CHEZ LUI : A LA VILLE — LE "HOME"

Un personnage confortablement vêtu de légères étoffes blanches, vient d'ouvrir dans la muraille une porte étroite et basse qui découvre un passage obscur. Suivons-le bien vite avant que la porte ne se referme : nous visiterons avec lui une maison marocaine.

Le passage se coude deux fois à angle droit pour empêcher toute indiscrétion des passants, qui ne doivent rien apercevoir du dehors ; puis il débouche brusquement dans une vaste cour, blanche et gaie, dont l'aspect avenant fait le contraste le plus complet avec les abords maussades du logis.

La cour est souvent entourée d'arcades légères, et renferme des arbres d'essence délicate : orangers et grenadiers surtout, lauriers aussi, myrthes et citronniers à l'occasion. Une vasque de marbre aux rebords ouvragés forme bassin sous le jet d'eau qui retombe au milieu de la cour, où des parterres fleuris réjouissent le regard.

Sous le portique aux arcades graciles, des alcôves se creusent, munies d'un large gradin de marbre où le maître aime à se reposer durant chaleur du jour.

Les quatre faces de la cour sont souvent aussi occupées par quatre chambres — longues, étroites et hautes, très fraîches en été, médiocrement chaudes en hiver, sombres en tout temps — où couchent le propriétaire, ses fils et les hôtes de marque. Une seconde cour, semblable à la première, mais générale-

ment plus délicatement ornée et toujours nettement séparée d'elle, est consacrée aux appartements féminins, dont l'isolement est rigoureux.

L'ameublement des différentes pièces est sommaire. De beaux tapis, un couchage assez doux, formé de matelas plus ou moins nombreux que des couvertures aux dessins compliqués dissimulent agréablement au regard, quelques tables très basses, de forme octogonale, en bois incrusté de nacre et d'ivoire. Les plafonds, très élevés — car il faut de l'espace pour respirer à l'aise en été — sont parfois ornés de caissons de plâtre vermiculé avec art, ou se voûtent en nefs renversées, délicatement ouvragées de bois sculpté, doré et peint.

Les murs sont souvent garnis de plaques de faïence colorée en bleu ou en violet, parfois égayée de motifs polychromes, jusqu'à hauteur d'homme ; le reste de la paroi est occupé, chez les gens très riches, par de délicieux panneaux de plâtre curieusement fouillé, dans le décor desquels revivent les patientes traditions de la vieille esthétique décorative marocaine.

Parfois aussi, hélas ! la richesse du propriétaire a voulu s'affirmer dans un luxe d'importations de mauvais goût, introduites à grands frais et placées à contre-sens de toute esthétique européenne. Glaces au cadre violemment doré, lithographies piquées aux sujets déplorablement banals ou vulgaires, pendules maltraitées par le voyage et qu'on n'a jamais su remonter, vases qui ont dû provenir de quelque roulotte de foire, tout un stock de pacotille navrante, orgueil du snobisme le plus barbare, est venu lamentablement échouer dans ce coin de palais, digne des “ Mille et une Nuits ” !

Ici, vous me demanderez peut-être, ma charmante lectrice, comment le sens inné de l'arrangement chez la femme ne parvient pas mieux à suppléer à l'incompétence du Marocain en matière de bibelots ou d'ustensiles d'origine européenne ?

La Femme Arabe

La femme, dans la vie arabe, n'a aucun sens, inné ou acquis, de la décoration du logis, car elle n'a jamais été appelée, pas plus dans le passé que dans le présent, à s'y occuper de l'installation, à le tenir propre, à y faire œuvre de reine, de ménagère ou de compagne ; toute la besogne de la maison revient aux esclaves, sans qu'elle y ait une part de responsabilité ou d'intérêt.

La femme arabe n'est pas, comme chez nous, la dame du logis. Sa journée se passe dans la solitude du "harem" — harem veut dire : ce qui est séparé — à croquer des bonbons, à se farder, à polir ses ongles, à essayer des étoffes, à jouer du djimbri, cet instrument qui ressemble à la mandoline et dont je vous ai déjà parlé.

On se querelle beaucoup aussi dans le harem, et l'on y bavarde encore davantage ; mère, femme, filles, sœurs, tantes, vivent inoccupées les unes près des autres — les unes sur les autres devrais-je dire — sortent rarement, font et reçoivent peu de visites, et dans les maisons riches, ne se livrent guère aux ouvrages féminins.

Jamais il n'est fait mention de la femme devant l'étranger, et ce serait manquer, de la part de celui-ci, à toutes les règles de la bienséance, non seulement de demander à saluer la mère ou la femme de son hôte, mais encore de prendre de leurs nouvelles.

Ces dames, au contraire, ont tout le loisir de satisfaire leur curiosité lorsque quelque visiteur survient. Derrière les jalousies des fenêtres, les tentures des portes, dans l'ombre des coins obscurs où les passages se coudent, sans que l'étranger le soupçonne, d'intenses regards inquisiteurs sont braqués sur lui, et ce soir, au harem, on jasera, non sans étonnements dédaigneux et sans critiques malveillantes, du Roumi que Dieu maudisse ! . . . même si, d'aventure, la vue

du barbare et de l'infidèle ne l'a pas révélé, physiquement et moralement, aussi hideux et aussi noir qu'on le supposait.

Mais retournons à la cour intérieure, pour gagner la pièce avenante où le couvert a été mis : cette pièce prend jour sur le jardin. Jetons-y un coup d'œil avant de nous asseoir à table.

Un jardin, au Maroc, apparaît toujours comme un coin de paradis ; enfermé sous le ciel bleu dans ses murailles blanches, il réunit, sous les yeux charmés du voyageur, ces deux raretés des pays barbaresques, si riches de soleil aveuglant : l'eau et la verdure !

La verdure qui repose le regard ; l'eau qui le rafraîchit, et cette conséquence exquise de la verdure, que l'eau seule permet : l'ombre ! jouissance divine présent de Dieu ! " As-tu remarqué," dit le Koran, " comme ton Seigneur miséricordieux étend l'ombre ? "

Le Marocain adore son jardin ; dès que sa fortune s'accroît, il agrandit d'abord un peu sa maison, puis immédiatement après, dessine un jardin auprès d'elle.

Le jardin marocain, si précieux qu'il soit, si radieux qu'il paraisse, n'a pas le bon ordre du nôtre. Fleurs et arbres fruitiers s'y entremêlent dans une horticulture moins compétente et moins soigneuse. Le gazon n'y existe pas. Mais des géraniums de toute couleur y croissent jusqu'à trois mètres de haut ; des rosiers grimpants s'élancent le long des treillages. Le parfum des orangers et des citronniers s'y mêle aux senteurs des verveines, et les troncs des palmiers balancent au-dessus des taillis odorants, le panache élégant des nobles palmes.

L'irrigation est assurée par des bassins, que des " noriahs " remplissent. La noriah est un manège installé dans un puits, qui, par un système de godets et de roues dentées, fait monter jusqu'à l'orifice l'eau contenue dans la nappe souterraine. Du bassin



LE CHEVRIER.

inférieur, l'eau dessert, par des canaux qu'on bouche ou qu'on ouvre à volonté, chacun des carrés du jardin.

Outre son puits intérieur et les noriahs du jardin, chaque maison importante possède encore une ou plusieurs citernes, aux aménagements fort bien entendus, chargées de recueillir l'eau des pluies abondantes de l'hiver. L'eau de la citerne sert aux ablutions et aux nettoyages du logis.

Pendant que nous avons visité le jardin, on a achevé de préparer le repas, et sur l'invitation de l'hôte, nous pouvons, sans plus attendre, nous asseoir sur les coussins. Voici l'aiguière et le bassin qu'on nous présente ; nous nous lavons les doigts, sans omettre le savon parfumé, qu'on nous offre en poudre — une nouveauté sans doute — et nous les essuyons avec une serviette-éponge, venue en ligne droite de quelque grand magasin de Paris.

Deux serviteurs apportent successivement les différents services. La cuisine est très fine dans les maisons riches, et, de même que je vous ai déjà confessé mon estime pour les aloses de l'Oum-er-rebbia, je dois vous dire l'excellence des poulets, beaucoup plus gras qu'en Algérie, d'abord rôtis, puis traités à la sauce avec des citrons doux, des olives, des fonds d'artichauts, un peu de piment et de clou de girofle, qui sont dignes des palais les plus exigeants.

Pas de fourchettes ni de couteaux, bien entendu. Les doigts, bien employés, suffisent pour déguster les nombreux plats qui vous sont servis, où les sauces jouent un grand rôle. Mais on a, pour celles-ci, le secours d'un pain très savoureux, qu'on y trempe à volonté, et somme toute, les délicats eux-mêmes n'ont pas trop à souffrir du geste qu'ils ont à faire, ni même de celui qu'ils voient faire à côté d'eux.

Quand on apporte le couscous, pourtant, il y a un moment pénible, si prévenu qu'on soit.

Le couscous, je vous l'ai dit, est une sorte de semoule, parfois mêlée de riz, qu'on sert sur un énorme plat creux en bois, inondée de lait ou de sauce au piment. Dans la haute pyramide luisante, chaque convive creuse un trou en face de lui, en prenant dans sa main gauche une poignée de couscous, l'y pétrit en boule avec sa main droite, puis l'introduit dans sa bouche avec une satisfaction non déguisée, et quelques lappements joyeux, par-çi par-là, se font entendre. Le couscous est, en effet, un mets savoureux.

Le bruit et le spectacle n'ont rien de particulièrement ragoûtant pour l'étranger, fût-il préparé à l'incident par des années d'existence algérienne. Dans nos tribus, chez les chefs de premier et de second rang, les frottements civilisateurs ont amené, pour le train des repas, bien des innovations de détail qui ont supprimé tout ce qui nous heurte.

De même, à la table des grands personnages marocains, les couverts d'argent ont déjà fait leur apparition avec les réceptions diplomatiques. Mais dès qu'il ne s'agit plus des Ministres du Sultan, si raffinée que soit l'hospitalité qu'on vous offre, on a toute chance de rencontrer, à la minute du couscous, qui précède immédiatement le dessert, l'impression désobligeante du haut-le-cœur. . . . On se tire d'affaire personnellement en prenant la cuiller en bois qui sert à verser la sauce, ou en se munissant d'une petite cuiller qu'on sort discrètement au moment voulu.

Pendant le repas, on boit de l'eau, du lait mousseux, une sorte d'hydromel, très rafraîchissant, qui grise vite, et même, à l'occasion — attention coûteuse de l'hôte — du champagne, ou de l'eau de seltz, voire de l'eau de Vichy.

Le dessert, sauf quelques cédrats confits, est ce

qu'il y a de moins réussi. Pâtisseries à l'huile ou au beurre rance, crêmes de lait aigri, écœurantes et grisâtres, fruits jolis à voir mais de seconde qualité car on ne sait pas greffer convenablement, la clôture du dîner n'est pas à la hauteur de l'ouverture.

Cependant, tout le monde à table manifeste, à qui mieux mieux, sa reconnaissance à l'amphitryon, par des "Andoullah," équivalant aux "Deo gratias" chrétiens, mais d'une discrétion moins respectueuse du voisinage d'autrui, car ils s'accompagnent d'éructations buccales, spontanées ou feintes, que l'étiquette commande là-bas avec autant de précision que chez nous elle les réprouverait.

Heureusement pour l'Européen, dont, depuis un instant, les préjugés de délicatesse se trouvent mis à rude épreuve, on apporte avec solennité, sur un vaste plateau de cuivre ouvragé dont on recouvre la table, la grande théière en argent, le sucrier, souvent en cristal de basse qualité, quelquefois en argent aussi chez les gens au courant des modes occidentales, la boîte à thé, la menthe en branches, et les verres, en forme de gobelets, coloriés et dorés, qui remplacent nos tasses et permettent de voir la belle couleur blonde du liquide fumant.

La confection du thé demande, pour être réussie au goût des amateurs, un véritable talent. Une fois qu'il est fait, on le sert avec tous les aimables procédés de la politesse la plus attentive. C'est à ce moment que règne, parmi les convives, la chaleur communicative dont s'enorgueillissent certains de nos banquets. Le cérémonial complet réclame l'absorption consécutive de trois verres de thé bouillant, et ce n'est pas trop, certains jours, pour faire oublier à souhait, la crise un peu angoissante que l'estomac a traversée du couscous à l'Andoullah, en passant par les crêmes fades et la pâtisserie rance !

Pendant cette heureuse période du thé, la conversation languit sous l'impression apaisante du bien-être. Si le repas a eu lieu pendant la chaleur du jour, cette sérénité conduit tout doucement à la sieste. . . . Les heures s'écoulent lentement, à regarder le soleil descendre, tandis que dans l'air flottent les pénétrantes senteurs du jardin.

CHAPITRE X

LE MAROCAIN CHEZ LUI : A LA CAMPAGNE — LA VIE COLLECTIVE

Aux champs, le paysan, qu'il soit riche ou pauvre, présente toujours toutes les apparences de la plus grande pauvreté. Ce n'est point que toujours il soit pauvre ; dans les régions fertiles, il y a même une certaine aisance dans bon nombre de familles, mais il est de bonne politique de le paraître, afin de ne pas se désigner soi-même aux exactions, si âpres et si fréquentes, de l'autorité locale.

Le caïd, nous l'avons vu, n'a qu'une idée en tête : tirer de sa tribu, un peu pour le vizir ou pour le Sultan, beaucoup pour lui-même, tout l'argent et tout le bien qu'elle peut être en état de fournir. Dès qu'un de ses justiciables lui semble susceptible de posséder quelques douros cachés, il ne lui est pas besoin de prétexte pour les saisir, et si la victime veut éviter bastonnade et prison, ce qu'elle a de mieux à faire, c'est de ne point protester.

Donc, en règle générale, la maison, la tente ou le gourbi du Marocain rural — qu'il s'agisse de l'habitant famélique de quelque lande stérile en bordure du désert, ou du cultivateur des bonnes terres noires profondes, qui rendent jusqu'à soixante-dix pour un — aura toujours l'air uniformément misérable, et le rural lui-même se montrera résolument loqueteux.

Les gens de la tribu se réunissent en villages. Nous avons dit quelles raisons d'insécurité s'opposent

aux fantaisies d'isolement que d'aucuns voudraient réaliser.

La maison en pierre est rare : il n'y a guère que les cheiks d'une certaine importance ou les frères du caïd, qui se risquent à en afficher l'opulence.

Le cas général, c'est la maison grossière, construite en pisé, sous un toît de chaume, presque une hutte ; mais beaucoup se contentent de moins encore, et vivent sous la tente en peau de chèvre, beaucoup moins spacieuse et ornée que celle des nomades algériens.

Chaque habitation est entourée d'une barrière épaisse en fagots d'épines, telle que nous l'avons rencontrée autour des n'zalahs, qui lui fait une sorte de cour. Des parcs du même genre abritent, le soir, les troupeaux du village.

Celui-ci, dans les pays riches ou belliqueux, se protège en outre d'un fossé, large et profond, dont la terre rejetée en dedans et solidement damée, au besoin surmontée d'une rangée d'aloès, constitue, contre tous les genres d'agressions, un véritable rempart difficile à forcer.

Toute la vie rurale au Maroc dépend de la récolte du blé, et celle-ci est en rapport étroit avec la quantité d'eau que le ciel aura bien voulu abandonner à la terre.

S'il pleut, le blé lèvera jusque dans les sols maigres, et deviendra superbe dans les cantons où l'humus est profond. La vie de tous est alors assurée dans des conditions tolérables.

Si, comme il arrive parfois, l'azur implacable s'obstine à rester pur de tout nuage, le grain encore tendre se dessèche sous la morsure du soleil, dans son enveloppe surchauffée, et le pays est voué à la famine. Alors, on verra sur certains points particulièrement déshérités, les " douars " abandonnés par les habitants, qui, plaçant sur leurs quelques chameaux et leurs ânes

étiques les objets les plus précieux, s'en iront à la recherche de quelque heureuse région où chaque année le ciel se couvre !

Les procédés de culture n'ont rien de la précision des nôtres ; on n'y retrouve point non plus les soins attentifs et comme attendris, que le paysan de France témoigne à la bonne terre qui a nourri les ancêtres.

Cela ne veut pas dire, pourtant, que le Marocain cultive mal et n'a point, à sa manière, le sentiment de son sol et de sa propriété ! Par exemple, dans les pays fertiles où la terre paie l'effort, les mauvaises herbes seront soigneusement arrachées, le palmier-nain déraciné, travail que ne s'impose jamais la culture arabe en Algérie.

La charrue dont on se sert est une charrue en bois du modèle le plus antique. On sème avant de tracer les sillons ; le labourage recouvre le grain d'une légère couche de terre, et ce n'est que plus tard que les pluies, peu à peu, l'entraîneront avec elles en s'infiltrant dans le sol.

Le battage de la récolte ne s'opère pas par des moyens beaucoup moins primitifs.

Sur l'aire, soigneusement aplanie et damée, les épis sont jetés en épaisse litière. Tous les animaux du village, mulets, ânes et chevaux, sont alors conduits sur l'aire et y tournent en cercle pendant des heures, écrasant, avec leurs sabots, les épis sur le sol.

Le battage effectué de cette façon, c'est le vent qu'on charge de vanner : grain, paille et balle sont jetés en l'air avec des pelles de bois. La balle s'en va, emportée par la brise, la paille est secouée par poignées, puis ôtée à la main. Le grain reste seul, mis en tas, et enfin emmagasiné en lieu sûr, tandis qu'avec la paille on fait des meules à peu près de la même façon que chez nous.

Voilà le cultivateur en face de ses trésors. . . . Cela

ne veut pas dire encore, hélas ! que le bénéfice lui en restera ! Demain peut-être, un personnage majestueux surgira à l'entrée du village, accompagné de quelques hommes. On le verra saluer très bas par le cheik ; puis, mettant pied à terre, il ira jeter le coup d'œil du maître sur les tas de grains amoncelés devant chaque demeure et y fera prélever la part du lion, au nom du caïd, dont il est tout simplement l'envoyé, l'aide, ou " kalifat " comme on dit en arabe.

Aucun des habitants, bien que sa faible escorte ne le puisse protéger contre la colère de tous, ne manifestera par un geste, la furieuse colère qui gronde dans son cœur. Les gens du douar savent ce qu'il leur en coûterait de se payer une telle liberté !

Ce que le kalifat pillard et pince-sans-rire aura daigné laisser, pourra être alors emmagasiné dans la réserve commune ; chaque village possède sa rangée de " silos," trous profonds, creusés dans un sol marneux du voisinage, où l'on conserve toutes les richesses des villageois.

Le silo s'évase par le bas, de manière à former une ample bouteille, dont le goulot est assez large pour laisser passer facilement un corps d'homme. Parfois, des communications souterraines sont établies entre les silos qui deviennent ainsi de vraies chambres, et dont l'ensemble constitue une sorte de grotte, souvent très vaste.

Les parois du silo sont tapissées d'un revêtement d'argile dure, impénétrable aux infiltrations, qui assure aux denrées emmagasinées, une conservation indéfinie. Quand la cavité est remplie et l'orifice bouché par une pierre, sur laquelle on a remis et tassé de la terre, en redonnant au sol refait toutes les apparences normales, il devient impossible, à moins d'être initié, de retrouver la moindre trace du dépôt.

Quand un douar est assailli, soit par les représentants



VERS LE SOUK

du Maghzen chérifien, soit par ceux du caïd, la grande affaire pour les assaillants est toujours de tâcher de découvrir les silos. La terre est labourée de coups de pioche aux endroits jugés propices par la foule de ceux qui prétendent la sonder et découvrir la précieuse cachette. On ne met pas seulement du grain, en effet, dans les silos, mais aussi tout ce que le village possède de beaux douros d'argent, de bijoux et de vêtements précieux. Un coup de pioche heureux, et voilà, le trésor saisi, nos maraudeurs en liesse !

La vie communale est assez développée chez les ruraux du Moghreb. Chaque douar y possède l'autonomie judiciaire au premier degré, sous l'autorité du cheik qui, assisté d'un " conseil d'anciens," règle tous les différends entre les habitants et toutes les questions d'intérêt local.

Le cheik est encore qualifié pour servir d'intermédiaire et prendre la parole au nom du village en toute circonstance, que ce soit avec l'étranger de passage—nous l'avons vu à l'œuvre dans un chapitre précédent—avec les cheiks des douars voisins, ou même avec le caïd de la tribu, vis-à-vis duquel il devient souvent responsable, à son corps défendant, des fautes, des erreurs ou de l'impuissance financière de ses administrés. Le cas est assez fréquent.

L'une des institutions marocaines les mieux comprises et le plus pratiquement adaptées aux exigences de la situation toujours troublée du pays, c'est en effet la responsabilité collective du douar quand un crime ou un délit ont été commis sur son territoire et qu'on n'en peut retrouver à très bref délai les auteurs avoués.

Ainsi, qu'un voyageur ait été volé la nuit, tandis qu'il campait dans le voisinage d'un douar, sur la plainte dudit voyageur, devant le pacha ou devant le caïd, le douar est appelé collectivement en restitution

 K

de la valeur dérobée—du moins dans le sens où le mot " restitution " est employé par la jurisprudence indigène.

S'il s'agit, par exemple, d'une réclamation de cinq cents douros, présentée par le volé au tribunal du pacha du port ouvert le plus proche, avec l'appui du consul intéressé, le pacha prescrira au caïd de la tribu mise en cause, le versement dans le délai de quinze jours d'une somme de huit cents douros.

Le caïd intimera au cheik du village responsable l'ordre d'un paiement immédiat de mille, et le cheik s'efforcera, bien entendu, de profiter de l'occasion pour en percevoir onze cents. Il ne fournira, du reste, son écot personnel à l'amende, que s'il s'y trouve absolument contraint par le défaut de ressources chez ses administrés.

Ceux-ci se saigneront aux quatre veines, bon gré mal gré, pour acquitter leur dette. Cheik, caïd et pacha garderont pour eux, successivement, des fonds qu'on leur apporte, la part qu'ils se sont attribuée eux-mêmes. Et si c'est une caravane indigène qu'on a pillée au lieu d'un voyageur européen, le pacha doublera son bénéfice en ne versant à la caravane que trois cents douros sur les cinq cents qu'elle demandait, alléguant le malheur des temps et la pauvreté du contribuable.

Si l'argent tarde à rentrer, le pauvre cheik est jeté en prison, et s'il ne rentre pas intégralement, la prison peut durer jusqu'à sa mort !

Le procédé est marqué au coin d'une justice un peu sommaire, mais il cadre avec les idées des justiciables sur la matière et apparaît comme d'un rendement singulièrement efficace. Si ce ne sont pas les villageois qui ont volé eux-mêmes, du moins savent-ils toujours, en règle générale, quels furent les auteurs du délit.

Du moment qu'ils ne les ont pas dénoncés, c'est qu'ils sont associés, plus ou moins directement, à la rapine.

Sans cette responsabilité collective du village, que de meurtres isolés et de pillages éhontés auraient été commis, dont elle a su préserver les routes marocaines, déjà si peu sûres !

CHAPITRE XI

LE MAROCAIN CHEZ LUI : A LA CAMPAGNE — LA VIE FAMILIALE

PÉNÉTRONS maintenant sous la tente — ou dans la hutte — et tâchons d'y surprendre la vie de la famille rurale qu'elle abrite, dans toute sa rude simplicité.

Le mobilier est bien modeste ! Un métier, sur lequel les femmes tissent à la main les burnous et djellabas communes ; un moulin à bras pour transformer le grain en farine ; une lampe grossière, simple soucoupe en terre dans laquelle une mèche, fuligineuse et malodorante, brûle sur un doigt de graisse de mouton ; quelques jarres pour aller chercher l'eau du ménage ; une natte pour dormir ; une théière et sa boîte à thé, mais ce dernier raffinement demande déjà un certain degré d'aisance relative.

Le moulin à bras que cette jeune femme met en mouvement, va faire revivre sous nos yeux une scène d'intérieur contemporaine d'Abraham !

Figurez-vous deux pierres rondes, plates, dont l'une tourne librement autour d'un pivot en bois dur, solidement incrusté dans l'autre ; on met le grain dans l'espace vide entre les deux pierres, puis la broyeuse commence à faire tourner la pierre supérieure autour de son axe, au moyen d'un morceau de bois, fixé dans le rebord qui joue le rôle de poignée.

La farine, de médiocre venue, tombe sur un drap qu'on a eu soin de placer sous la meule. On devine ce que peut donner, au point de vue de la pureté du

produit, une méthode aussi rudimentaire. Beaucoup de paysans, pourtant, emploient la farine telle quelle, sans prendre même la peine de la cribler.

Pour faire le pain, on prépare la farine mélangée d'eau, en galettes plus ou moins épaisses, qu'on nomme " Kess'ra." La kess'ra est cuite au four de campagne en terre, entre deux couches de charbon de bois. La saveur est peu appétissante, faute de pétrissage et d'assaisonnement, sans compter qu'on risque toujours de se casser une dent sur quelque caillou égaré dans la farine.

Par contre, à la ville, le pain, traité avec plus de soin, devient souvent agréable ; il offre un goût de maïs et s'associe très confortablement aux sauces épicées des divers tadjins.

Si misérable, d'ailleurs, que paraisse au voyageur la kess'ra campagnarde, pour l'habitant famélique des Ksour du sud de l'Atlas, c'est encore un luxe d'exception. Dans ces régions lointaines, écartées de toute communication régulière avec le plus modeste foyer de civilisation, les populations vivent de lait, de fromage et de dattes. Un morceau de viande de chameau, de chèvre ou de mouton, procure à toute une famille un repas plantureux.

On raconte même qu'un pauvre bédouin de l'Erg faillit mourir d'indigestion, la première fois qu'il se trouva possesseur d'un morceau de pain. Ce ne fut qu'après trois jours d'alimentation à l'eau de riz que le médecin se crut autorisé à répondre de lui.

Le centre de la vie, dans un douar, est au puits bienfaisant qui le désaltère. L'eau est le premier besoin sous ce soleil de feu !

La meule évoquait tout à l'heure le souvenir de la vie rustique aux siècles reculés des premiers patriarches ; les allées et venues autour du puits vont faire surgir

des visions de l'existence pastorale qu'on menait dans la Terre-Promise, il y a quatre mille ans et plus.

Parmi ces femmes qui vont chercher l'eau, la cruche à la main, ou qui, là, reviennent, portant sur la tête la cruche pleine, on cherche involontairement Rebecca, fille de Bathuel, et l'on se retourne vers l'horizon pour y guetter les chameaux d'Eliézer.

Ce sont les troupeaux de Jacob et de Laban, ces chèvres et ces moutons, à la toison bigarrée, que des bergers amènent se désaltérer dans les flaques profondes qui forment, autour du puits, une série d'abreuvoirs naturels, entre les pierres.

Au bord du puits, il y a toujours des commères qui caquettent, et les potins du douar vont leur train — absolument comme dans un village français les langues s'exercent devant la fontaine.

Entre temps, les bergers font leur provision d'eau pour eux-mêmes ; les peaux de bouc descendent et remontent, ruisselantes, au bout de longues cordes en feuilles de palmier tressées. Puis, les troupeaux s'en vont lentement retrouver l'herbe rase et jaunie du pâturage en suivant la piste coutumière, que jalonnent des ossements d'animaux, polis par le soleil, après la dent des vautours.

En même temps que son puits, chaque village, ou peu s'en faut, possède son "marabout," tombeau de quelque saint musulman mort dans le voisinage ; le titre de saint, au Maroc, s'accorde, d'ailleurs, facilement.

Le marabout n'est qu'une étroite chapelle, une coupole supportée par quatre murs, dans le sol de laquelle reposent les ossements du vertueux défunt. La "kouba" — c'est le nom arabe de la coupole — fait briller sa blanche rondeur dans la profondeur intense du ciel bleu et donne bien l'impression pieuse d'une prière jaillie du sol pour le faire bénir.

Clocher et kouba dominent les cimetières, et tous deux attestent cette vérité touchante, douce au regret des vivants qui aiment que les morts tant aimés dorment sous le regard de Dieu !

Le marabout rend, à certains des villageois, des services d'un ordre moins idéal. Le saint qui y fut enterré, a laissé des descendants ou des collatéraux dont la misère se réclame des vertus de l'ancêtre. Aussi, voit-on souvent des loqueteux, errer la main tendue, à la porte des koubas, en invoquant à plus ou moins bon droit, la bénédiction que répandra sur le généreux donateur, la prière efficace du saint secouru dans la personne de ses proches.

Nous n'avons point encore parlé de l'eau courante au village, parce que les rivières, et plus encore les ruisseaux, sont rares dans la campagne marocaine. L'eau fuit le soleil qui la boirait, et s'enfonce le plus vite qu'elle peut, dirait-on, dans les entrailles du sol, où elle constitue d'immenses nappes souterraines. C'est à cette nappe, qu'on rencontre à peu près partout à une profondeur plus ou moins grande, que descend le puits bienfaisant sans lequel le village n'existerait pas.

Mais il y à pourtant des fleuves et des rivières qui coulent en toute saison, surtout dans le Maroc du nord et dans les vallées de l'Atlas, et bien entendu, les localités sont nombreuses qui cherchent à se ménager l'avantage inappréciable d'une belle eau claire, facile à atteindre et incessamment renouvelée.

Quel plaisir, alors, pour le Marocain qui d'ordinaire n'aime pas à se donner grand mal pour la satisfaction de ses besoins, de faire, au bon soleil modéré du soir ou du matin, sa lessive !

Les femmes, comme dans tous les pays du monde, sont généralement chargées de ce soin, et font les gestes communs à toutes les lavandières, car il n'y a pas, en somme, deux façons régulières de laver. Elles

remplacent le savon par une poignée de semence de gazon, et le battoir en bois par une pierre plate ou par la paume de la main.

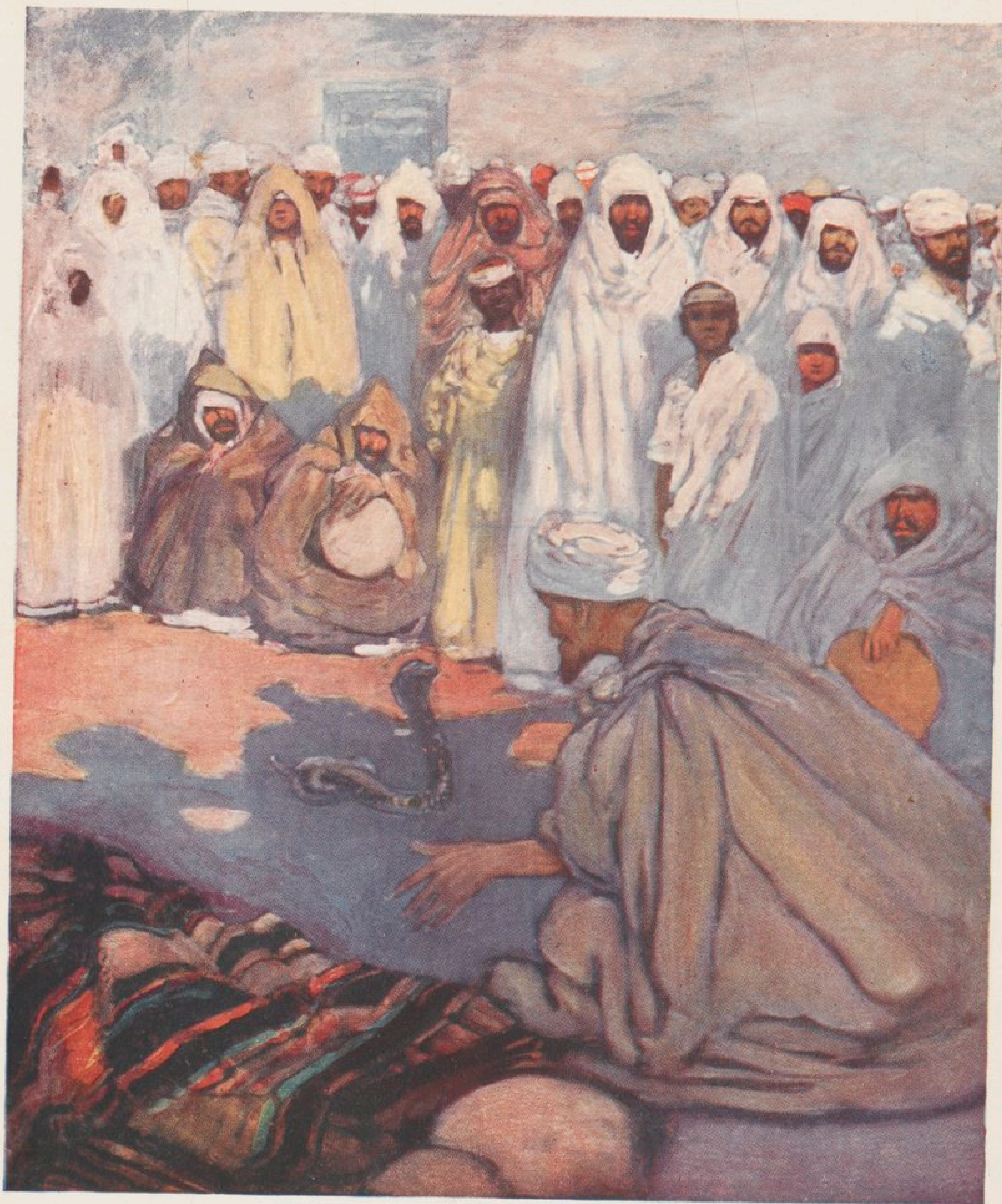
Les hommes opèrent avec leurs pieds. Les vêtements sales sont étendus à plat sur des pierres, à quelques centimètres sous l'eau, puis le laveur, relevant sa chemise jusqu'à la ceinture, exécute une sorte de danse très énergique, dont la compression, jointe à l'action résolutive de l'eau courante, fait sortir toutes les impuretés du coton et de la laine. Il rince ensuite plusieurs fois.

Le lessivage des femmes, contrairement à ce qu'on pourrait croire, arrive à donner du linge très blanc, qu'il s'agisse de coton ou de laine.

Si modeste que soit sa pauvre existence, le paysan Marocain aime son douar natal. Le Mektoub lui donne la résignation nécessaire ; l'atavisme des endurances et des goûts, l'éducation des gestes et des désirs lui rendent chère, normalement, la vie de labeur et de privations qui s'écoule — entre la tente et le puits, à l'ombre du marabout et du palmier — au versant de colline sur lequel ont vécu ses pères, sous lequel ils sont enterrés.

Mais il arrive parfois que les circonstances qui l'entourent, deviennent, anormalement, fâcheuses ou difficiles : sécheresse, famine, inimitié du cheik, vengeance accomplie, une raison se dresse, inéluctable, qui le force à s'expatrier.

Alors, ses quelques douros d'argent cachés dans le bât de l'âne ou du chameau qui emporte son bien — ainsi Rachel cachait les idoles de son père — suivi des femmes et des enfants qui constituaient la maisonnée détruite, il s'en va par les longs chemins, de tribu en tribu, de montagne en montagne, humble et craintif partout, jusqu'à ce qu'il retrouve, en quelque province perdue, l'asile où peut en sûreté se reformer la famille !



LE CHARMEUR DE SERPENTS.

Le Paysan Marocain

Le voyage, jusqu'au bout, sera pénible et dangereux. Caïds, soldats, voleurs, que d'oppresseurs possibles, que de mauvais coups certains aux divers détours de la route ! . . . Mais tout vaut mieux que l'actuelle misère ou l'immédiate oppression ; il faut partir, et à Dieu va !

CHAPITRE XII

AU MARCHÉ — LA FOULE

Le "souk," ou marché, est l'une des institutions fondamentales de la vie marocaine.

A vrai dire, il en est de même un peu partout, chez tous les peuples. Dans le monde entier, les hommes se réunissent en des lieux convenus, à certains jours, pour acheter et vendre, bavarder, discuter, échanger des nouvelles, semer des "potins," rire avec les amis, se quereller avec les ennemis, et cent autres choses du même genre, indispensables bien que souvent inutiles !

Mais au Maroc, le marché prend une importance exceptionnelle, parce qu'en raison de l'absence des journaux, des télégraphes et des chemins de fer, les nouvelles fraîches arrivent toujours verbalement, et que c'est au marché seulement qu'on peut rencontrer ceux qui les apportent.

Au souk, en effet, on voit affluer des gens de toutes les races et de toutes les couleurs, on entend parler toutes les langues et tous les dialectes qu'un Marocain puisse se flatter de connaître sous le ciel !

C'est d'abord une mosaïque de couleurs, tous les peuples et tous les types de chaque peuple s'y trouvent représentés. Arabes et berbères plus ou moins mélangés, depuis le blond au frais visage jusqu'au brun foncé de peau et de chevelure ; nègres au nez camus — plus noirs que la nuit ; juifs basannés, même olivâtres ; bohémiens, parfois, à la face rouge et aux cheveux luisants.

C'est ensuite une Babel de langues, le chleuh, ou langue des berbères, se décomposant en autant de patois qu'il y a de massifs montagneux, et de patois qui ne sont pas compris d'un massif à l'autre. L'arabe, de son côté, plus ou moins fortement mélangé de chleuh suivant les tribus de la plaine, donne lieu à vingt dialectes régionaux, difficilement intelligibles pour ceux qui n'appartiennent pas à la région.

Le décor du marché n'a rien, en soi, de bien pittoresque. Imaginez une grande place—ou mieux, un large espace de terrain naturel, uni et découvert—parfois entourée de murs, plus fréquemment ouverte à tous les vents, sur laquelle les divers corps de métiers viennent dresser leurs tentes, de laine brune ou de simple calicot blanc.

Mais dans ce cadre médiocrement original, quelle vie débordante anime le tableau !

Ce gros personnage aux fins burnous d'une blancheur immaculée, à la noble figure hautaine sous un turban vert immense, qui se promène à pas comptés, ce n'est ni plus ni moins qu'un " chérif," descendant reconnu du Prophète. Aussi, chacun s'empresse-t-il au devant de lui, pour baiser respectueusement le coin de son vêtement et attraper quelque bénédiction au passage.

Derrière lui, contraste amusant, un maigre et sordide berger des cantons pauvres de l'Atlas, la mine farouche et le torse anguleux sous des loques terreuses, conduit quelques moutons, deux ou trois chèvres, qu'il vient vendre aux gens de la plaine pour empêcher sa famille, là-haut dans la montagne, de mourir de faim.

Ici, c'est une femme, minutieusement enveloppée, qui cherche à placer sa volaille. Là, un soldat du Maghzen, reconnaissable à la guenille rouge dont il est vêtu, qui se carre dans son importance officielle et sa vanité de nègre. Plus loin, le muletier, souple et nerveux, frère évident de l'arriero espagnol, vient de

livrer son chargement et musarde à travers les gens pour se distraire.

Le muletier est l'un des héros du marché marocain. Ses courses lui donnent des amis partout, et le moyen de les approvisionner de nouvelles. Aussi, est-il très entouré, et comme c'est en même temps, le plus souvent, un beau parleur et un malin, voit-on tous les regards de ses auditeurs se porter admirativement sur lui, et se croiser ensuite comme si chacun voulait dire à l'autre : " Eh bien ! faut-il qu'il en ait entendu, celui-là, pour nous en conter de telle abondance ! "

C'est par le muletier qu'on apprend aujourd'hui, à Settat par exemple, ce qui se passe à Fez la Sainte, à Tanger la lointaine, à Casablanca, chez les Roumis, à Marrakech, au pied de l'Atlas, au Sous même et au Tafilelt, par delà les montagnes, et vous devinez, à travers les bouches de ces orientaux du midi, combien toutes les histoires deviennent ardentes, compliquées, invraisemblables et merveilleuses !

C'est le muletier qui, dans son inépuisable faconde, précise qui est en faveur auprès du Sultan ; du grand-vizir, qui est en disgrâce ; quels projets " Sidna " (Notre Seigneur, terme habituellement employé pour parler du souverain) a formés contre les tribus rebelles ; quels moyens d'action il est en train de réunir ; quelles routes sont ouvertes, et quelles fermées par le fait des gens en " Siba," à travers le pays ; où en sont, partout, les semailles ou la récolte.

Le muletier s'éloigne en pérorant, tandis qu'une étrange figure s'approche.

Un homme est là, d'apparence misérable, demi-nu, la barbe et les cheveux dans un état de saleté repoussante, quelques haillons en corde autour du corps, et sur la tête, un lambeau de turban vert absolument ignoble.

Chérif et Juif

Et cependant, le même pieux empressement qui s'agitait tout à l'heure autour du noble chérif, aux robes éclatantes, se renouvelle maintenant, avec plus de ferveur encore, sur les pas de ce primitif au répugnant aspect, pour baiser quelque chiffon qui le touche !

Celui-ci aussi est un chérif, et ses austérités lui ont acquis un grand renom de sainteté dans toutes les tribus du voisinage, si bien que chacun désire participer peu ou prou, à la faveur d'un contact, à la " baraka " ou bénédiction de Dieu, visiblement répandue sur lui.

Tandis que le futur marabout s'est arrêté pour donner le baiser de paix à ses frères dans la Foi, un juif survient, reconnaissable à sa calotte de velours noir et à son manteau noir, quand même son nez caractéristique et son regard quêteur, sa barbe ondoyante et ses doigts crochus ne le désigneraient point à l'attention de tous.

Soudain, le visage du saint derviche s'est durci jusqu'à la cruauté, et de ses lèvres rageuses, en même temps qu'un crachat de mépris, s'échappe un torrent d'injures et de malédictions contre ce " résidu de la création," ceux qui l'ont mis au monde et ceux qui sortiront de lui, jusqu'à la consommation des siècles !

Le juif se baisse humblement et fuit, en glissant rapidement entre les groupes, de peur que ces paroles de mauvais gré inoffensif, ne se changent en gestes bien autrement probants dont ses épaules et ses reins pourraient avoir à pâtir.

Chaque genre de commerce, ou chaque métier, ainsi que nous l'avons vu au bazar de la ville, a ses tenants groupés dans une même partie du marché.

Les bouchers ont vite installé leur étal: deux perches verticales plantées dans le sol, une perche horizontale en travers, et cinq ou six moutons dépouillés, suspendus à celle-ci.

Les restaurants en plein vent fonctionnent — nous l'avons vu quand je vous ai parlé des voyages du Sultan — sans beaucoup plus de peine. Un trou entre deux pierres pour le foyer ; sur quelques charbons ardents, le samovar qui fournit à d'innombrables tasses, de ce thé vert, parfumé de menthe, dont les Marocains de toute condition raffolent. Dans un cartonnage criard, du sucre cassé au marteau, qui vient de Marseille, et dans un plat de faïence grossière ébréché, d'affreuses pâtisseries tièdes à l'huile rance.

Les marchands d'étoffes étalent de fins haïcks, des ceintures brodées d'or, des djellabas de cotonnade aux couleurs vives, où le vert, le rose et le saumon dominent.

Les ferblantiers découpent avec une incroyable adresse, des feuilles de fer blanc immenses, pour en édifier de curieuses lanternes, contournées et ajourées, dans le caprice desquelles s'enchassent de petits carreaux bleu sombre ou vert bouteille, qui accompagnent avec grâce les vitres claires des faces majeures.

On a pour vingt sous, un lumignon pliant assez commode ; pour quarante, une belle lanterne ouvragée, de dimensions courantes ; pour cent, une vraie pagode multicolore à suspendre dans un vestibule de mosquée. . . . Mais tout cela n'est qu'un souffle et ne supporte pas le moindre voyage.

Les cordonniers sont accroupis derrière leurs étalages de babouches, jaunes et rouges, de souliers de velours brodés d'or et d'argent pour les élégantes, de " belras " — chaussures de cheval — d'un jonquille très pâle, aux semelles épaisses et aux bouts très arrondis.

Les forgerons ont des plats plus ou moins artistiquement ciselés, des pots de toutes les tailles, des aiguières pour les ablutions, en cuivre et quelquefois aussi en étain.

Les potiers, très achalandés parce que leurs produits répondent aux premiers besoins d'une rustique existence, vendent des jarres pour aller chercher l'eau, des cruches de toutes les formes, de grandes soucoupes profondes, de grès émaillé en bleu, parfois très artistiques.

Un peu plus loin, c'est le quartier des marchands de grain. Dans les quelques semaines qui suivent la moisson, les districts agricoles traitent, les jours de marché, des affaires souvent très considérables — deux et trois cent mille francs dans une seule séance — et les riches propriétaires qui les discutent et les concluent ressemblent comme des frères aux gros fermiers de Beauce et de Normandie, aux ajustements près.

Non loin des bouchers se tient le marché spécial des bestiaux : bœufs, vaches, moutons et chèvres y font l'objet de nombreux échanges. Çà et là, quelques chameaux ou quelques chevaux, de belle prestance et d'apparence prospère. On donne des galops aux chevaux, exactement de la même manière que sur les mails de nos bourgades. Et les gars qui les montent, sans selle, avec un mauvais bout de corde en guise de bride, l'œil vif et la mince chemise gonflée par le vent, sont étonnament pareils à nos gamins de France chargés du même rôle.

Il est amusant de suivre les ébats de cette foule qui rit, babille ou plaisante avec un enjouement qui ne rappelle en rien la dignité gourmée des Arabes de race, ou de ceux qui font paraître le snobisme de vouloir y rattacher leurs manières ou leurs origines. Mais en dépit de cet abandon relatif, il y a toujours dans les gestes et les attitudes des Musulmans, un respect de soi-même qui exclue toute vulgarité.

Acheteurs et vendeurs discutent prix et qualité des denrées ou des animaux, de l'œil et de la main, voire même du sourire, presque autant que de la parole : la

bonne humeur du chaland a plus facilement raison de l'obstination du marchand, que les menaces de rompre.

En somme, tous ces gens, pris sur le vif de leurs occupations, de leurs sentiments, de leurs désirs, sont plutôt sympathiques, et tellement nos semblables !



LE MARCHÉ AUX ESCLAVES : MARRAKECH.

CHAPITRE XIII

AU MARCHÉ — QUELQUES TYPES

Au Maroc comme partout ailleurs, les campagnards ne viennent pas seulement au marché pour faire des affaires, ils viennent aussi pour s'y amuser, et nombre de gens de bonne volonté trouvent à gagner leur vie en s'employant à les distraire.

Dans un coin, un grand cercle a été tracé par terre avec de la craie, et de très habiles acrobates y exécutent cent tours extraordinaires d'agilité et d'adresse. Les acrobates viennent presque tous du Sous, région située au sud du Grand Atlas, au delà de Marrakech, de la ville de Taroudant qui en est le chef-lieu.

Et vous allez être surpris comme je l'ai été moi-même lorsqu'on m'en a fait la révélation : très souvent, le groupe de bateleurs nègres, évocateurs de barbarie simiesque et lointaine, qui opère sous vos yeux dans une bourgade ignorée de l'intérieur du Moghreb, s'est trouvé exercer son art, à une époque antérieure, sur quelque scène de music-hall à Londres ou à Paris.

Le charmeur de serpents attire encore plus de monde que l'acrobate. Dès qu'il s'asseoit sur le sol, son mystérieux sac de cuir auprès de lui, un cercle de spectateurs se forme immédiatement autour d'eux.

Ses pensionnaires sont de deux espèces, originaires du Maroc méridional et mortellement venimeuses : le cabra noir et le serpent tacheté.

Tout le monde sait que le venin des serpents est contenu dans de petites glandes, placées sous les

crochets, qui s'ouvrent au moment de la morsure pour laisser glicer le poison dans la plaie.

Il est probable que le charmeur de serpents a soin de priver ceux-ci de leurs glandes toxifères, mais les indigènes soutiennent, dur comme fer, que le serpent qu'on leur exhibe est pourvu de ses organes venimeux, et que, seul, le charme en protège son maître !

L'exercice favori du charmeur est de se faire mordre la langue, le plus haut possible, par son cabra, préalablement excité au moyen de passes et de cris gutturaux, accompagnés de claquements de langue. Puis, il avale un morceau d'étoupe enflammée et crache une bouffée de feu, en agitant ses mains de contorsions magiques et roulant des yeux terribles : le poison est censé expulsé par le moyen de ces gestes exorciseurs.

Le charmeur de serpents a un compagnon, qui bat du tambour pour appeler le public et exciter une frénésie favorable dans les rangs des spectateurs. Mais plus encore que ceux-ci, le charmeur subit l'influence de cette sonorité sauvage, et demeure comme hébété pendant toute la durée des exercices, que le rauque tambour accompagne.

A la fin de la représentation, celui-ci se lève et fait la quête à travers l'assistance. Beaucoup de spectateurs donnent. Quelques-unes de ces pièces de cuivre dont vingt valent à peine un sou, sont pour les pauvres montreurs de serpents qui vivent de rien, déjà une appréciable aubaine.

Dans un coin tranquille, voici le conteur, cet universel favori des Orientaux, qui débite ses longues et merveilleuses histoires.

Ces histoires ne sont guère que des tranches du livre des "Mille et une Nuits," servies devant un nombreux et complaisant auditoire. Chaque conteur, suivant son talent, son érudition, son tempérament, embellit de quelques traits spéciaux le conte qu'il fait revivre.

Mais il est toujours question, en somme, du Kalife Haroun le Juste, de la belle Schéhérazade, d'esclaves noirs, de cavernes, de voleurs et de pierreries.

Quand la péripétie la plus invraisemblable a porté l'intérêt des auditeurs à son comble, le conteur s'arrête court, demande qu'on lui donne des forces pour faire arriver le bon génie au secours de la princesse captive, présente sa sébille à la ronde, et fournit un dénouement proportionné au résultat de la quête.

N'essayez pas de jouer au plus fin avec lui : il a plus d'un tour dans sa poche, et s'arrangera toujours de manière à vous en donner pour votre argent !

Le seul individu, dans tout le marché, qui constitue véritablement un danger pour tout le monde, c'est le charlatan de bas étage qui prétend là-bas exercer la médecine !

Ce pseudo-médecin n'est qu'un méchant sorcier, qui s'est décerné son diplôme à lui-même, et dont les grimaces ne servent qu'à mystifier la crédulité des patients, quand ses traitements, aussi fantaisistes que violents, ne mettent point à mal ses imprudentes victimes !

Au marché et autour du marché, on voit aussi beaucoup d'enfants.

Au marché, c'est surtout aux abords des étalages de sucreries, naturellement, qu'on les rencontre. Ils y sont en nombre, toujours, comme s'ils jalousaient les mouches qui, bien plus nombreuses encore, se promènent à loisir sur toutes ces enviables douceurs, sans que le coup de plumeau distrait du garçon chargé de protéger l'étalage, arrive à y gêner sérieusement leurs ébats.

Le conteur a toujours, lui aussi, beaucoup de jeunes oreilles, attentives et passionnées, dans les rangs de son auditoire.

Mais c'est autour du marché, principalement, que

les petits Marocains en prennent à leur aise : ils se roulent, nus ou peu s'en faut, sur le sable chaud, gentils et bruyants, souvent très expressivement jolis dans le lambeau de coton rousseâtre qui a la prétention de les vêtir, heureux comme des rois dans leur insouciante pauvreté.

Les gens du Moghreb, campagnards ou citadins, sont très bons pour leur progéniture. Quelle que soit la condition de leurs parents, les enfants ont la vie la plus douce qu'ils peuvent avoir, et leurs yeux espiègles, leur regard confiant, disent que pour eux, sous le ciel d'Allah, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes !

Dans les familles aisées, filles et garçons sont vêtus de fines soies ou de fraîches cotonnades. Les garçons sont instruits à lire le Coran dont ils copient les versets, et apprennent par cœur les maximes les plus usuelles. Mais pour ne pas connaître ces raffinements suprêmes du vêtement et de l'étude, les petits Marocains du commun n'en sont pas moins joyeux.

Leurs parties de jeu ne diffèrent pas essentiellement des nôtres : celle qu'ils aiment le mieux est une espèce de foot-ball simplifié, avec une balle de moitié moins grosse que chez nous. Il n'y a pas de buts, la balle est lancée entre les deux camps, et repoussée d'avant en arrière, ou inversement, suivant la vigueur des adversaires, qui se livrent, en somme, une vraie bataille rangée, dont la position de la balle, à la fin, tranche le destin.

La bataille, du reste, devient souvent une réalité guerrière, pour peu que l'entrain au jeu se soit, de façon ou d'autre, exaspéré. Alors, aux poussées et aux crocs en jambe, succèdent les coups de poings et les morsures. . . . Mais, n'est-il pas d'autres pays, petits Français, mes lecteurs, où les jeux parfois finissent de cette manière ? Là-bas comme ici, on se

sépare plus ou moins bien accommodés, on se boude, et en temps voulu, on se réconcilie !

Un autre amusement de garçons ressemble au jeu franco-anglais du hockey.

Un trou est creusé dans le sol, qu'un des joueurs est chargé de défendre. Cinq ou six autres, placés autour de lui, s'efforcent en frappant d'un bâton une petite balle dure, de l'envoyer dans le trou. Le gardien doit faire preuve de sang-froid, d'agilité et d'adresse, pour tenir tête à ses adversaires et empêcher la balle de venir se loger au but.

Les échasses, au Maroc, sont également populaires. Beaucoup d'enfants s'en servent avec une habileté et une hardiesse extraordinaires, pour exécuter mille acrobaties dont quelques-unes ne seraient pas indignes de nos cirques.

Filles et garçons sont toujours ensemble durant le premier âge. Dans les douars, ce sont eux qui gardent les troupeaux, les conduisent le matin au pâturage, et le soir les en ramènent.

Vers onze ou douze ans, la fillette rentre au logis, ne quitte plus sa mère et ses sœurs, et doit désormais couvrir son visage d'un voile. Elle n'apprend jamais à lire — le Prophète ayant déclaré cette science nuisible aux femmes — mais elle est dressée à tous les travaux du ménage, à faire la cuisine, à moudre, à laver et à tisser, sans préjudice des travaux des champs, des corvées de l'eau et du bois qui sont fort dures.

La jeune Marocaine se marie vers quatorze ou quinze ans. Mais elle ne fait alors que changer de servage. Le mari, au Moghreb, n'est point un mari galant, et bat sa femme, à l'occasion, avec autant de désinvolture que le père secouait sa fille. La pauvre Marocaine d'humble condition est, en fait, une véritable esclave !

Dans la classe aisée, le sort de la femme est beaucoup moins rude. Elle passe sa vie sur les coussins du

harem, dans la mollesse et l'oisiveté les plus complètes, ce qui, chez les Maures, passe pour le comble de la félicité !

Mais, qui de vous, mesdemoiselles, serait assez paresseuse pour se complaire dans une pareille inaction du corps et de l'esprit ? La part indigne faite à la femme est la honte de la société Musulmane ; son émancipation, le plus beau titre du christianisme à la reconnaissance de l'humanité.

Tout ce qu'il y a de plus barbare ou de plus original dans ce que je viens de vous raconter de l'empire chérifien, mes chers amis, est condamné dès maintenant à disparaître, puisque dans un temps plus ou moins long, la mainmise morale de la France sur le Moghreb y fera prédominer la douceur de mœurs et la régularité d'administration, qui sont la première condition d'une existence nationale digne et prospère au vingtième siècle.

Aussi, ai-je voulu le faire vivre sous vos yeux pendant qu'il en est temps encore, d'abord parce qu'ainsi vous apprécierez mieux le chemin qu'ont déjà parcouru là-bas nos efforts, ensuite parce que vous constaterez que malgré toutes les étrangetés d'une civilisation restée incomplète, il y a souvent bien peu de différence entre les coutumes des quasi-primitifs et celles des ultra-civilisés ; enfin parce que le peuple Marocain est sympathique, sans être parfait plus que les autres, dans l'ensemble des qualités qu'il révèle et qui le préparent à devenir l'associé et le frère d'armes du Français, sur tous les champs de bataille et sur tous les terrains de lutte de l'activité humaine.

FIN

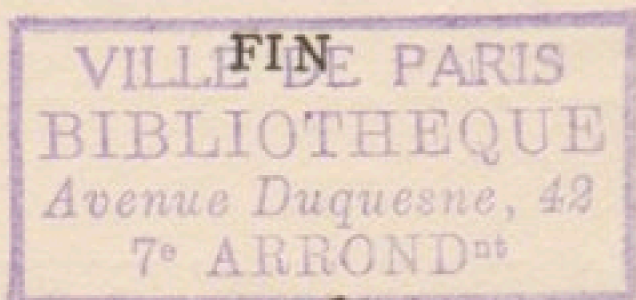

VILLE DE PARIS
BIBLIOTHEQUE
Avenue Duquesne, 42
7e ARROND^nt

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES ILLUSTRATIONS

LES ARTS GRAPHIQUES
IMPRIMEURS – ÉDITEURS
VINCENNES